

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

VOL. I.

MONTRÉAL, JEUDI, 23 DECEMBRE 1869.

No. 7

SOMMAIRE du No. 7.—Déc. 23, 1869

Agronomie.

ENGRAISSEMENT DES BESTIAUX.—Du choix des individus à engraisser. Idéal d'un bœuf à engraisser. Principes des anglais. Qualités nécessaires. Le fanon est-il à considérer? Doctrine de Bakewell sur les bêtes d'engrais.—I. J. A. M. 97-98

COMMENT PRODUIRE LE LARD.—Dr. Genand. 99

APPRECIATION de La Semaine Agricole. 99

L'AGRICULTURE mise à la portée de tout le monde.—Stabulation continue. 99

QUELLE EST LA VÉRITABLE RICHESSE DU CULTIVATEUR.—Fumiers. Prairies artificielles. Jachères. Plantes coupées en vert, et celles coupées mûres. 100

ETABLES.—Lumière. Ventilation. Propriété. 101

RAPPORT DU COMITÉ SUR L'INSTRUCTION AGRICOLE.—L. J. Dozois, Ptre. 102

NOS CHEMINS D'HIVER.—Un Habitant. 102

ORGANISATION des Sociétés d'Agriculture.—Comité de Joliette. Comité de Soulange. 102

CAUSERIE.—Les poule et le coq.—ORESTE. 102-104

ABRIS pour les animaux. 104

LES MOUTONS MÉRINOS. 106

Floriculture.

Reines-Marguerite.—Variétés diverses. 105

Arboriculture.

QUESTIONS A RESOUDRE.—Culture du verger. Fumure. Taille des arbres, etc. 106

Expositions.

Comté de Rimouski. 107

CHIMIE AGRICOLE.—De la Bière. 107

Coin du Feu.

HYGIENE des Ecoles.—Les maladies des yeux, surtout la myopie dans les écoles. 107

LES HABITATIONS des animaux. Des digues de Castor. 109

DANGERS de l'alaitement au biberon. 109

Vlande à bon marché. Lettres sans adresse. 109

Inhumations précipitées. 109

Feuilleton.

LE PAYS DE L'OR.—L'arrivée. San Francisco. 109

Illustrations.

Abri pour les animaux, 2 gravures. 104

Bouquet de Reines-Marguerite. 105

Les Marchés de la Province. 112

Extraits utiles mis à la portée de nos cultivateurs.

Pour La Semaine Agricole.

Engraissement des bestiaux.

DU CHOIX DES INDIVIDUS A ENGRAISSER.

Des formes.—Dans le choix d'un animal à engraisser, on doit faire beaucoup attention aux formes; mais il ne faut pas toutefois y attacher une considération excessive, car elles peuvent tromper quelquefois. Quelles qu'elles soient, si l'animal gonfle *quellement* après avoir mangé, il est à rebuter.

L'animal gros d'os, cornu, c'est-à-dire à éminences osseuses fortement prononcées, à cuir épais et serré, à poils abondants et rudes, à cornes grosses, de couleur verdâtre, à front large avec la tête courte, le regard inquiet, dur ou menaçant, à chair compacte, dont les interstices entre les muscles sont bien marqués, un tel animal quoique *bien conformé pour le travail*, s'engraissera lentement et ne parviendra que difficilement au fin gras.

L'animal monté haut sur jambes, étroit du derrière et fendu haut, ayant peu de *dessus*, le poitrail étroit, l'épaule plate, le garrot pointu, le cou mince et long, n'a pas assez de viande pour être engraisé avec profit. On doit le laisser, quoiqu'ordinairement la qualité de la peau, du poil, des cornes et la forme de la tête soient de bonne marque. On dit d'un pa-reil animal qu'il est *étriqué* ou *élingué*.

On redoute généralement la *tête plate*; s'il n'y a pas d'excès et si l'individu réunit les autres bonnes marques, il faut compter ce défaut pour peu de chose.

IDÉAL D'UN BŒUF A ENGRAISSER.

Des formes agréablement arondies et les chairs élastiques au toucher; des jambes minces, plutôt courtes que longues, un corps allongé, les flancs pleins, la tête ronde et un peu de ventre; une peau mince, souple, très mobile sur les côtes; avec le poil fin, court, peu touffu, bien lustré et de teinte légère; une queue mince, des fesses peu fendues et bien charnues, ce qu'on désigne en disant *bien culotté*; les reins larges et un garrot gras; un cou épais, plutôt court que long; un poitrail évasé, avec les épaules; une

tête longue et fine avec les yeux sail-lants, le regard vif, doux et assuré; des cornes minces et de substance fine, presque transparente ou de cou-leur blanchâtre, ou foncée à la pointe pour quelques races à robe noire; la castration ayant eu lieu à la mamelle; le caractère doux et l'appétit bon; cinq ans faits, dont deux employés à un travail léger; tel est suivant Favre, célèbre agronome Suisse, le modèle idéal d'un bœuf à engraisser.

PRINCIPES DES ANGLAIS.

En Angleterre on ne demande aux bœufs aucun travail. Depuis que les races de bétail y ont été perfectionnées, on élève des bœufs uniquement pour la boucherie, ils sont en grasse dès leur naissance, la précocité est une de leur plus précieuses qualités, et avant quatre ans ils doivent être prêts pour la boucherie.

Voici les qualités que les Anglais demandent dans les bêtes de race perfectionnée, plus spécialement en vue d'en obtenir de la viande.

“ Si une partie du corps a, par sa
“ CONFORMATION, plus d'importance
“ que les autres, c'est la poitrine. Elle
“ doit offrir assez d'espace pour le
“ mouvement du cœur et le jeu des
“ poumons, autrement le sang ne cir-
“ culerait pas en quantité suffisante
“ pour le double but de nourrir et de
“ fortifier et ne pourrait subir les
“ modifications vivifiantes nécessai-
“ res à l'exercice complet de chaque
“ fonction. La poitrine, sa largeur
“ et sa profondeur, doivent donc,
“ avant tout, attirer l'attention. La
“ largeur de la poitrine est aussi es-
“ sentielle que sa profondeur et cela
“ sur toute la largeur de la carcasse.
“ LE VENTRE doit être arrondi et pro-
“ fond pour donner l'espace suffisant
“ aux intestins et aux aliments qui
“ fournissent le sang. Le corps de la
“ bête doit être en outre bien clos,
“ c'est-à-dire présenter peu d'espace
“ entre la dernière côte et la hanche.
“ Chez le bœuf particulièrement, cet-
“ te conformation indique une bonne
“ constitution et la disposition à pren-
“ dre la grasse.”

“ La conformation large et profon-
“ de de la poitrine est d'autant meil-
“ leure qu'on la remarque derrière les
“ épaules et non pas entre les épaules
“ ou en avant. Une dépression derrière
“ les épaules est un grand défaut, elle

“ est l'indice d'une poitrine faible. ”

Le coffre de la poitrine doit descendre entre les épaules plutôt que s'élever vers le garrot.

LES HANCHES doivent être larges, rondes, et les os n'en doivent pas être saillants. On doit au contraire sentir sur ses os une masse de muscles et de graisse. Les canons (partie de la jambe au-dessous du genou, c'est par cette partie que l'on juge de toute la charpente osseuse) doivent être minces sans l'être trop, et courts. Des jambes courtes annoncent la disposition à engraisser.

On voit d'après ces caractères, qu'une bête d'engrais doit être généralement belle. Car la beauté et la proportion dans les formes annoncent l'équilibre des fonctions, des différents organes, qualité qui donne lieu à la santé des animaux et les rend plus propres à l'engraissement.

QUALITÉS NÉCESSAIRES.

Tous ceux qui ont indiqué les qualités que doit posséder un bon bœuf à engraisser demandent que sa peau soit mince, toutefois il y a des bouchers qui préfèrent les bœufs à peau épaisse, sans doute parce qu'une livre de peau valant plus qu'une livre de viande, le boucher a d'autant plus de bénéfice que la peau est plus lourde.

Cependant selon Favre le poids du suif est en raison inverse de celui de la peau, c'est-à-dire que plus la peau est pesante, moins il y a de suif. Nos bouchers ont-ils constaté le même fait ?

LE FANON EST-IL A CONSIDÉRER ?

Les agronomes anciens et modernes ont préconisé l'ampleur du fanon. Si c'est un mérite de beau idéal que cette peau qui se prolonge en un long pli au bas de l'émolure, elle est plutôt embarrassante qu'utile pour le travail et est en général un indice du peu de disposition à engraisser. Des formes féminines annoncent de la disposition à prendre de la graisse ; et tous les préceptes se réduisent à cela.

DOCTRINE DE BAKEWELL SUR LES BÊTES D'ENGRAIS.

C'est en Angleterre qu'ont été créées les premières races de bêtes bovines, ovines et porcines spécialement destinées à l'engraissement, c'est-à-dire possédant à un haut degré la faculté d'engraisser facilement ; en même temps que leur développement était précoce, et qu'elles fournissaient la plus grande quantité de viande et de graisse proportionnellement au poids de la bête vivante. Le premier améliorateur des bêtes à cornes et à laine fut Robert Bakewell, fermier à Dishley, dans le Comté de Leicesters, né en 1725, mort en 1795.

Bakewell a amélioré et porté à un point de perfection dont on n'avait pas d'idée avant lui, la race des vaches dite à longues cornes et celle de brebis à longue laine, connue depuis sous

le nom de Dishley (ce sont les Leicesters) on lui a reproché, d'avoir par des motifs d'intérêt, fait mystère de sa manière de procéder, et d'avoir choisi pour l'améliorer, la race à longues cornes, qui a depuis été abandonnée et remplacée par la race à courtes cornes, reconnue bien supérieure c'est la race Durham.

Les vaches à longues cornes étaient très mauvaises laitières et la viande était de mauvaise qualité. On justifie Bakewell de ce dernier reproche, en disant qu'il a pris la meilleure des races qui existaient autour de lui ; quoiqu'il en soit, Bakewell a été un homme remarquable qui a rendu à son pays d'immenses services.

Le nom de Robert Bakewell sera longtemps en vénération chez les amis de l'Agriculture et chez tous ceux qui comprennent quelles sources de richesse sont pour un pays des races de bêtes qui joignent à une extrême précocité la faculté d'arriver facilement à un point de graisse remarquable. Voici les principes fondamentaux de la doctrine de Bakewell, tels qu'on a pu les connaître, malgré le mystère dont il a cherché à couvrir ses opérations :

“ Les défauts et les perfections de formes se communiquent, des animaux dont on tire race, aux individus qui en proviennent.

La petitesse des os, une peau mince et une forme semblable à celle d'un tonneau indiquent la faculté de prendre la graisse promptement et avec une quantité de nourriture comparative-ment peu considérable.

Bakewell répétait souvent que tout ce qui n'est pas viande est inutile, et il s'appliquait en conséquence à diminuer le plus possible la proportion de ce qu'on nomme les issues ou déchets.

“ Cet habile fermier a loué, pour une seule année, son fameux bélier, *Two Pounders*, à raison de 1000 louis en se réservant le service de ce bélier pour son troupeau, réserve évaluée à 500 louis ; c'était donc pour un seul bélier une rente de 1500 louis.

“ Bakewell ne parvint à ces résultats qu'après des essais prolongés, et avec des frais auxquels sa fortune n'aurait pu suffire ; le parlement anglais vint à son aide ;

“ Le parlement anglais a employé plusieurs millions de louis à encourager et soutenir les efforts de cet homme ; dans cette somme, chaque guinée a augmenté peut-être d'un million le revenu territorial, de la Grande Bretagne, et depuis quelle est sortie du trésor de l'Etat, chaque guinée y a certainement fait entrer plusieurs milliers de guinées ; car le revenu du trésor ne manque jamais de s'accroître avec la richesse publique. Où trouverions-nous notre Bakewell ? ” (Mathieu de Dombasle).

On pourrait dire : Un homme doué du génie de Bakewell trouverait-il en Canada un gouvernement qui sût l'apprécier et l'encourager ? ... *Peut-être trouverait-il un gouvernement, mais un trésor ?*

Voici les principaux caractères que l'on recherche en Angleterre dans la race créée par Bakewell, pour la disposition à engraisser ;

10. Que l'animal soit bas mi-jambes ; il est rare qu'un bœuf très bas mi-jambes ne soit pas bien fait d'aillieurs ;

20. Que l'épine du dos soit droite comme une flèche, et le dos large et plat ;

30. Que le corps soit arrondi et semblable à un tonneau, autant que la direction parfaitement droite de l'épine dorsale puisse le comporter ;

40. La poitrine de l'animal doit être large, de manière que la partie antérieure du tonneau soit aussi considérable que sa partie postérieure.

• On considère en Angleterre le poil frisé comme indiquant une disposition à l'engraissement.

L'Angleterre paraît avoir été avant Bakewell, à peu près au point où en est aujourd'hui le Canada, si elle ne lui a pas toujours été supérieure. Disons cependant que les connaissances agronomiques étaient beaucoup plus répandues, et que de temps immémorial les Anglais ont été bons éleveurs et bons engraisseurs de bestiaux, par la raison qu'ils ont été de tout temps, grands consommateurs de lait et de viande.

Il y a bien longtemps que César disait d'eux “ *Lacte et carne vivent* ” Ils vivent de lait et de chair.—Ne vivons pas nous aussi de lait et de chair, comme les anglais ? pourquoi ne serions-nous donc pas comme eux, bons éleveurs et bons engraisseurs ?

D'après ces données tirées des agronomes les plus distingués, nos lecteurs qui sentent de quelle importance est le bétail et qui veulent faire tous leurs efforts pour apprendre à connaître les bêtes, pourront trouver la chose plus facile. Car bien que la science difficile de la connaissance des bêtes ne s'acquière que par l'expérience, la théorie ne cesse pas d'être utile. On y gagne toujours à connaître et à suivre judicieusement les préceptes qu'a dictés l'expérience des grands maîtres dans cet art. Cependant après avoir étudié la théorie, après s'être bien pénétré des principes, il faut observer, comparer, manier les bêtes, les mesurer les peser vivantes, si la chose est possible, les accompagner, s'il se peut jusqu'à la boucherie, et s'assurer là des résultats positifs d'un engraissement qu'on a dirigé et dont on a suivi avec sollicitude tous les progrès.

(A CONTINUER.)

I. J. A. M.

Comment produire le lard ?

A la dernière Exposition Provinciale de Montréal, en 1868, deux personnes bien connues dans notre monde agricole, par leur zèle pour les intérêts de l'agriculture, étaient à examiner les différents animaux qui étaient exhibés sur le terrain : arrivés devant les enclos des cochons, l'un fit cette question à l'autre. *Quelle est la manière la plus économique de produire le lard ?* Puis ils s'éloignèrent. Un des engagés qui avait le soin de quelques uns de ces animaux, et qui avait entendu faire cette question, se retourna vers une de ses connaissances et fit cette remarque : C'est assez facile. *Ayez un bon cochon, et soignez-le bien.* Cette seule phrase renferme tout un traité sur l'art de produire la graisse, et elle devrait être écrite sur toutes les souilles.

D'abord, qu'est ce qu'un bon cochon ? Glenny dans son traité sur l'agriculture, nous dit : " Si vous avez à choisir un cochon, recherchez un animal au corps carré, à la tête et aux pattes courtes " C'est bref, mais c'est précis.

Ensuite, on demande quelle est la meilleure race de cochons. Les uns répondent le Yorkshire, d'autres le Berkshire, d'autres encore répondent l'Essex, le Suffolk, le Middlesex, le Chester, etc., etc. Un écrivain anglais dit " Il est inutile de parler longuement des différentes races de cochons, on les a tellement croisés dans toutes les directions, que chaque éleveur proclame ses cochons une race à lui. "

Chacun doit juger pour lui-même. Pour ma part j'ai une grande confiance aux races, mais il n'en est pas moins vrai, qu'en règle générale, un cochon bien fait ne peut provenir d'une mauvaise race.

Lorsque vous vous êtes procuré un bon cochon "*soignez-le bien.*" Avec quoi ? D'abord, avec tout ce qui ne peut servir autrement. Les cochons et les poules sont les grands glaneurs de la ferme.

Autant que possible, on doit leur faire consommer ce qui, autrement, serait perdu. Les petites patates et celles qui sont attaquées de la maladie, les citrouilles dont on n'a pas besoin pour les vaches, le blé-d'inde qui n'a pas suffisamment mûri, les rebuts de la cuisine et de la laiterie, tout cela peut être donné aux cochons qui le convertiront en jambons et en côtelettes. Si le combustible est à bon marché, et le grain un peu cher, on y gagnera à faire bouillir leur nourriture : mais on n'en sera pas payé si le grain est à bon marché, et le combustible à un prix tant soit peu élevé. Je dirai entre parenthèse, que c'est une autre question de savoir s'il y a profit à faire cuire la nourriture des bêtes à cornes : elles ont sur les cochons, l'avantage

de posséder un estomac capable de digérer une nourriture moins concentrée. Des cochons à l'engrais doivent être tenus renfermés proprement, chaudement et sèchement. Donnez-leur régulièrement trois fois par jour toute la nourriture qu'ils pourront manger ; mais pas plus. Rien ne les engraissera mieux que la fleur provenant de bon blé-d'inde sec. Je ne dis pas que ce sera toujours plus économique. Commencez par donner ce que l'on appelle les *épi-chons*.

Le proverbe, " changement de nourriture donne appétit " s'applique aux cochons comme aux autres animaux : ainsi on les réglera de temps à autre avec un repas de patates cuites, écrasées avec du grain moulu.

Il y a une règle anglaise qui dit de terminer l'engrais avec des pois, afin de rendre le lard plus ferme : mais je crois que le bon blé-d'inde sain et sec, est aussi nourrissant que les pois : il y a peu de différence. Quelques personnes prétendent qu'un cochon engraisse plus vite avec des pois. A ma connaissance la chose n'a pas été prouvée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les pois donnent un fumier beaucoup plus riche, il n'y a pas à contester cela ; mais malheureusement, le plus souvent, on ne s'en occupe guère. Ainsi donc, pour terminer. "*Ayez un bon cochon et soignez-le bien.*" Par ce moyen vous aurez du bon lard.

DR. GENAND.

St. Jacques L'Achigan.

APPRECIATION.

Ste. Adèle, 9 Déc. 1869.

MM. les Editeurs.

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai vu paraître votre nouveau journal *La Semaine Agricole* qui, je l'espère, devra procurer le plus grand bien à la classe de nos braves cultivateurs.

En effet, Messieurs, pourquoi nos cultivateurs sont-ils demeurés aussi en arrière de toute espèce de progrès, de toute idée d'améliorations ? Pourquoi nos cultivateurs Canadiens ne veulent-ils pas changer leur mode de culture ? Cela provient surtout, selon moi, de leur manque d'éducation. Aussi, Messieurs, dans tous les townships du Nord de St. Jérôme, où j'habite moi-même, on ne connaît peut-être pas dix cultivateurs qui reçoivent un journal quelconque. Ce n'est pas la même chose chez les cultivateurs de races étrangères. Je ne suis jamais entré chez un Irlandais, par exemple, sans voir la mère ou un des enfants un journal en main et en faire la lecture à haute voix. Aussi ai-je vu moi-même des Irlandais venir en Canada, pauvres et très pauvres et s'enrichir sur des terres où nos Canadiens *crevaient de faim*.

Oh ! si les Cultivateurs voulaient

enfin comprendre leurs intérêts, ils s'abonneraient à votre nouveau journal. Dans presque chaque famille il se trouve un ou plusieurs membres capables de lire à haute voix, et par là capables de faire connaître aux autres ce qu'un journal comme votre *Semaine Agricole* peut contenir d'intéressant pour tous.

Je vous envoie ces quelques lignes, Monsieur, espérant qu'elles seront lues par plusieurs cultivateurs Canadiens qui s'efforceront, comme je le fais moi-même, de répandre votre journal autour d'eux.

Je souhaite, de tout cœur, que votre nouveau journal soit reçu par tous nos cultivateurs et j'espère vous envoyer bientôt une longue liste d'abonnés.

Je suis, Monsieur, avec plaisir,

UN DE VOS LECTEURS.

L'Agriculture mise à la portée de tout le monde.

ÉTABLES.—ENGRAIS.—STABULATION CONTINUELLE.

(suite.)

M. de Morsy n'eut pas plutôt introduit nos jeunes gens dans son étable, qu'Augustin s'écria :

Voilà des bêtes admirablement logées. Quel luxe de propreté et de bon arrangement ! Quelle différence entre les bouges sales et infects, sans air, sans lumière, où la plupart des paysans enferment leurs vaches pendant la nuit ! Mais, Monsieur, comment à cette heure ces animaux ne sont-ils pas au pâturage ?

M. DE MORSY.—Par la raison que mes vaches ne vont jamais aux champs, et ne sortent d'ici que deux fois par jour pour aller boire à la rivière.

CHARLES.—Mais alors vous êtes obligé, Monsieur, de faire cueillir et apporter ici l'herbée de vos prairies. Quel surcroît de main-d'œuvre et de dépense ! Et puis, comment vos bêtes, soumises à un véritable emprisonnement, peuvent-elles se bien porter ?

M. DE MORSY.—Leur trouvez-vous un aspect triste ou maladif ?

CHARLES.—Au contraire, toutes ces vaches paraissent jouir de la meilleure santé ; elles ont le poil vif et brillant et un embonpoint remarquable.

AUGUSTIN.—D'où nous devons conclure que ce régime est excellent.

CHARLES.—Pour les vaches, sans doute ; mais la première moitié de mon observation subsiste toujours ; et ce n'est pas toi, mon cher cousin, qui nous diras quels sont les avantages décisifs que Monsieur retire d'un système de stabulation beaucoup plus dispendieux que celui d'un fermier dont les bestiaux vont eux-mêmes chercher leur nourriture dans les pâturages. D'abord une étable où les vaches passent seulement la nuit n'a

pas besoin d'être aussi vaste, aussi aérée, aussi bien disposée qu'une étable où elles doivent vivre renfermées. Les frais de construction et d'installation sont donc infiniment plus élevés dans le second cas que dans le premier. Il faut plusieurs hommes pour faucher l'herbe, la porter, la distribuer, et tenir ce local dans l'état de propreté que tu admirais tout à l'heure.

M. DE MORSY.—Bravo, Charles ! Et vous concluez...

CHARLES.—Je ne conclus rien du tout, Monsieur ; j'attends que vous vouliez bien nous expliquer les avantages d'un procédé dont mon ignorance n'aperçoit que les inconvénients.

M. DE MORSY.—Voyons, mes amis, réfléchissez un peu ; ne trouvez-vous rien à dire en faveur de mon système, connu en agriculture sous le nom de *stabulation perpétuelle* ? La disposition de l'étable même devrait vous mettre sur la voie. Comment, Charles, vous gardez le silence ?

CHARLES, à demi-voix. — J'aurais peut-être mieux fait de tenir également ma langue il n'y a qu'un instant.

M. DE MORSY.—QUELLE EST LA VÉRITABLE RICHESSE DU CULTIVATEUR ?

ce sont les engrais ; avec eux il peut tout, sans eux il ne peut rien. Les engrais sont à la terre ce que la nourriture est à l'homme, dit un agronome anglais ; mais il faut être un peu paysan pour sentir l'énergique justesse de cette comparaison. La première, la grande affaire de celui qui dirige une exploitation, est donc de se procurer par tous les moyens la plus grande masse possible d'engrais. Or, de tous les engrais, celui sur lequel l'agriculture peut toujours le plus sûrement compter, parce qu'il se trouve chez lui, c'est le fumier de ses animaux domestiques.

Il doit donc disposer non-seulement les étables et les écuries, mais les toits à porcs et jusqu'au pigeonnier et au poulailler, de manière à pouvoir recueillir complètement, avec promptitude et facilité, les déjections elles-mêmes et les litières imbuées de ces déjections : il doit également veiller à la conservation de toutes ces matières, qui, faute de soins, perdent par l'évaporation et par une décomposition trop rapide la moitié de leurs principes fertilisants.

Partant de ces données, dont l'évidence est palpable, les agriculteurs ont naturellement cherché, d'une part, à nourrir sur leur ferme un grand nombre de bestiaux, [Oui partout, excepté dans cette Province !—*Not. Ed.*] et de l'autre à faire produire à ces mêmes bestiaux beaucoup de fu-

Eh bien ! dans l'état actuel de la science agricole, le système de stabu-

lation perpétuelle est celui qui permet à la fois de nourrir le plus de bestiaux avec un espace de terre donné, et d'obtenir le plus de fumier d'un nombre donné de bestiaux.

CHARLES.—Il est tout simple que ces vaches, qui ne sortent presque pas d'ici, salissent plus leurs litières que si elles y passaient seulement la nuit ; mais je ne comprends pas que la nourriture à l'étable soit plus économique que la nourriture au pâturage ?

M. DE MORSY.—Plus économique ? oui et non, selon l'acception que vous donnez à ce mot, mon ami. Si vous voulez dire que la stabulation perpétuelle exige plus de soins, plus de dépenses, plus de main-d'œuvre que le pâturage, vous êtes dans le vrai ; mais la question n'est pas là. Il ne s'agit pas d'examiner lequel des deux systèmes est le plus ou le moins cher, mais lequel des deux offre le plus de bénéfice net.

Or, tout compte fait, la stabulation enrichit le fermier, tandis que le pâturage le ruine. Voici pourquoi :

[Il existe cependant des cantons où la nourriture au pâturage est seule possible et avantageuse ; ce sont les localités où se trouvent de vastes étendues de terre qui ne peuvent être utilisées autrement que par le pâturage, et là où le bétail donne un assez grand bénéfice par ses seuls produits de vente, et où la culture est en même temps trop restreinte pour que le fumier soit d'une haute importance ; en un mot, dans les localités où l'agriculture n'est qu'accessoire et où le bétail est la branche principale et le seul moyen d'utiliser le sol.]

Supposons deux fermiers ayant chez eux vingt vaches ; l'un les nourrit à l'étable, l'autre au pâturage. Le premier disposera évidemment d'une plus grande quantité de fumier que son voisin, qui, d'après des calculs rigoureusement établis, en aura un tiers de moins. Or, moins les terres sont fumées, moins elles rapportent : demi-fumure demi-récolte, disent judicieusement les paysans.

Le fermier dont les vaches pâturent sera obligé de leur abandonner une étendue considérable de terre, dont elles absorberont toute la récolte.

Or, comme les agronomes les plus éclairés estiment qu'en moyenne un arpent de prairies artificielles fournit autant de fourrage que deux arpents de prés pâturés, il s'ensuit que le fermier qui tient ses vaches à l'étable, n'ayant pas besoin de pâturages, nourrira ses vaches avec moitié moins de terre que son voisin. Me comprenez-vous ?

VICTOR.—Parfaitement, Monsieur. Le cultivateur dont vous venez de parler, n'étant pas obligé de sacrifier à ses vaches une partie de ses terres où elles puissent vaguer tout l'été, les cultive comme il l'entend ; et, au moyen de fourrages artificiels, il nourrit ses bestiaux avec le produit de dix arpents de terre, si son voisin est obligé de leur abandonner vingt arpents. Je cite ces nombres au hasard.

M. DE MORSY.—Si l'entretien du bétail à l'étable coûte comparativement plus cher au cultivateur que l'entre-

tien au pâturage, ce surcroît dans ces dépenses brutes est largement payé par le surcroît des revenus généraux de l'exploitation.

PRAIRIES ARTIFICIELLES. JACHÈRES.

En effet, la stabulation et les prairies artificielles peuvent seules rendre possible la suppression des jachères, parce que seules elles permettent de restituer au sol, par de copieuses fumures, les éléments de fécondité, les sucres nourriciers que chaque récolte lui enlève ; car, de même qu'on ne peut exiger d'un cheval mal nourri qu'un demi-jour de travail, de même on ne peut demander à une terre mal fumée qu'une récolte tous les deux ou trois ans.

Toutefois les prairies artificielles contribueront encore par un autre motif à la suppression des jachères. C'est une vérité reconnue par la théorie et, par la pratique qu'un champ s'appauvrit si on le force à produire plusieurs années de suite soit du blé, soit du trèfle, soit toute autre plante ; qu'au contraire on développe la fertilité d'un sol en y cultivant alternativement des céréales, des fourrages, des racines ; or, de toutes les plantes utiles, celles qui épuisent le moins la terre celles qui la reposent le plus, ce sont justement les légumineuses. Ainsi, en remplaçant par un trèfle la jachère, qui dans les cantons pauvres et arriérés suit une récolte de blé, non-seulement vous n'épuisez pas votre champ, mais si vous fauchez ce trèfle en vert, votre champ sera, après l'enlèvement d'une masse de fourrage considérable, mieux disposé à produire qu'il ne l'eût été par une année de repos complet.

Remarquez, mes amis, que j'ai dit *si vous fauchez ce trèfle en vert* ; cette restriction était indispensable, car si on laissait le trèfle arriver à maturité, il fatiguerait autant la terre où il grainerait qu'une récolte de céréales. Du reste, dans ce cas-là le trèfle ne pourrait plus être considéré comme une prairie artificielle.

PLANTES COUPÉES EN VERT, ET CELLES COUPÉES MURES.

AUGUSTIN.—Comment se fait-il, Monsieur, qu'une plante fatigue moins la terre à l'époque où elle grandit et se développe qu'au moment de sa fructification ? Le contraire devrait avoir lieu, ce me semble, car j'ai bien remarqué dans notre jardin que la croissance de toutes les plantes éprouvait un temps d'arrêt marqué à l'époque de la fructification ; je ne m'explique réellement pas comment la quantité de nourriture qu'un végétal tire de la terre n'est pas en proportion constante avec le volume qu'acquiert plus ou moins rapidement ce même végétal.

M. DE MORSY.—Vous croyez donc,

mon ami, qu'une plante ne se nourrit que par ses racines ?

AUGUSTIN.—Mais oui, Monsieur, je le crois.

M. DE MORSY.—Eh bien ! mon enfant, votre erreur est complète, et j'espère la redresser avant que nous nous quittions ; mais finissons-en d'abord avec mon étable et mes vaches :

LUMIÈRE, VENTILATION, PROPRIÉTÉ.

Je vous ai dit qu'elles ne quittaient ce local que deux fois par jour, pour aller boire à la rivière. Cette double promenade quotidienne leur procure assez d'exercice pour les maintenir en bonne santé. Du reste, vous voyez que j'ai pris toutes les précautions pour rendre leur prison confortable ; au nord et au midi, les murs sont garnis de soupiraux qui se ferment à volonté, et de hautes fenêtres qui me permettent de renouveler l'air et laissent pénétrer une lumière abondante. Les quatre grandes ouvertures que vous apercevez dans le plafond sont les orifices intérieurs de quatre cheminées. En hiver, lorsque la température est très-basse, je suis obligé de faire fermer les trappes et les fenêtres pour préserver les bêtes de la rigueur du froid ; mais, sans ces cheminées qui offrent un dégagement suffisant à l'air vicié par la respiration et aux vapeurs de toutes espèces, une odeur nauséabonde ne tarderait pas à remplir cette étable, et elle deviendrait pour ses habitants un séjour excessivement malsain.

J'ai calculé qu'une vache avait besoin, pour n'être pas gêné, d'un espace de 8 pieds de longueur, sur 4 pieds de largeur. Beaucoup de cultivateurs sont loin d'accorder autant de place à leur gros bétail ; en voulant économiser le terrain et les frais de construction, ils font un détestable calcul. Il résulte de mes observations personnelles qu'un bœuf à l'engrais, qu'une vache laitière, et même un cheval, logés trop à l'étroit, souffraient cruellement, et que cette souffrance influait d'une manière notable sur leur santé. Je vous citerai deux faits qui se sont passés ici. Il y a quelques années, je fus obligé de faire réparer successivement mes étables et mes écuries. Pendant les travaux, je renfermai mes vaches dans des bâtiments non appropriés à cet usage, mais parfaitement sains et aérés ; seulement, au lieu d'accorder comme ici à chaque bête six verges, je crus pouvoir, sur la foi d'auteurs très-estimables, réduire cet espace à quatre verges et demi carrés. Au bout de huit jours, l'appétit de mes vaches avait notablement diminué ; leur lait était moins abondant et moins chargé de crème ; enfin elles donnaient fréquemment des signes évidents de gêne et d'impatience. Pour mes chevaux, que j'avais aussi mis à l'étroit, soit qu'ils reposassent moins bien pendant la nuit, soit qu'ils

mangeassent moins tranquillement, mes charretiers s'accordèrent à reconnaître une diminution marquée dans la vigueur et l'énergie de leurs attelages.

NOURRITURE DES VACHES EN ÉTÉ.

En été, je nourris mes vaches avec du trèfle et de la lentille ou du blé d'inde coupé vert ; ces deux fourrages constituent à peu près le fond de leur ordinaire. Au printemps, lorsqu'ils ne commencent pas encore à donner, je les remplace par du seigle coupé en vert, des vesces, des lentilles d'hiver et quelques autres plantes d'une croissance précoce. Chacune de mes vaches consomme par jour environ 11 lbs. de fourrage vert, en comprenant dans ce poids 50 lbs. de paille ou de gros foin, que je fais hacher et mêler au vert. Je me suis toujours bien trouvé de cette addition : pendant les temps humides surtout, elle me paraît indispensable pour la santé du bétail.

Comme il n'existe autour de mon exploitation ni distilleries, ni sucreries de betterave, ni moulins à extraire l'huile de lin, ni brasserie, dont les résidus conviennent parfaitement à l'alimentation des bêtes bovines, mes vaches reçoivent en hiver 45 lbs de pommes de terre et de betteraves, plus 12 lbs de fourrage sec. Les pommes de terre crues les carottes et les panets favorisent essentiellement la sécrétion du lait ; les betteraves au contraire poussent à la graisse ; l'une et l'autre données exclusivement, par le fait des propriétés précitées, épuiseraient les animaux ou diminueraient considérablement leurs produits. En mélangeant les pommes de terre et les betteraves, on conserve aux vaches laitières un embonpoint raisonnable ; et si elles ne fournissent point autant de lait en hiver qu'en été par compensation celui d'hiver est moins aqueux et plus riche en crème.

A CONTINUER.

Rapport du Comité sur l'Instruction Agricole.

Mr. le Rédacteur,

J'ai lu dans votre journal, avec le plus vif intérêt le rapport du Comité de l'enseignement agricole. D'après ce rapport la ferme attachée à l'école d'agriculture de l'Assomption n'aurait de recommandable, dans le temps présent, que la qualité de son sol et sa position, et l'École elle-même serait dépourvue de la plupart des choses nécessaires à un bon enseignement agricole. Il est facile de déduire de là certaines conclusions tout à fait défavorables à la ferme et à l'École d'agriculture de l'Assomption. C'est pour faire disparaître la fausse impression que pourrait produire dans le public la lecture de ce document que j'ose vous prier, Mr. le Rédacteur, d'insérer dans vos colonnes ces quelques lignes pour relever certaines ac-

sertions concernant la ferme de l'École dont il est question plus haut. Je n'ai nullement l'intention de blâmer le rapport du Comité, ce rapport qui, comme on le voit possède beaucoup de mérite ; mais en toute chose, il faut faire voir le bon et le mauvais côté, et je trouve qu'on a trop négligé certains points qui auraient pu contrebalancer les mauvaises impressions dont je veux parler.

J'aime à croire que MM. les membres du Comité, lors de leur visite, n'ont pas eu le temps de s'enquérir des quelques améliorations et acquisitions qui ont été faites en vue de l'École et de la Ferme Modèle de l'Assomption, car autrement ils n'auraient pas manqué de mentionner le qu'un système d'assolement de sept ans a été adopté sur la ferme depuis deux ans, 20 qu'on y compte bon nombre d'instruments améliorés, tels que charrues et buttoir en fer, semoir à brouette, scarificateur hache-paille, houe à cheval, etc. 30 que le bétail, sans être nombreux, ne laisse pas autant à désirer qu'on semble vouloir le faire croire sous le rapport de la qualité, d'après les données des connaisseurs. 40 que la ferme possède des reproducteurs améliorés des races bovine et ovine avec les femelles achetées par M. Ls. Lévesque, un des membres du Comité. Quant à l'École, quoiqu'elle ne possède encore ni collection minéralogique ou géologique, ni tableaux, ni cartes, en revanche elle possède un fond de bibliothèque qui peut suppléer en quelque sorte à ce manque par les gravures et tableaux de toutes sortes qui s'y trouvent. On peut en juger en prenant connaissance des principaux ouvrages qui composent la bibliothèque tels que Gasparin (cours d'agriculture) MM. le Baron de Morogues et Mirbel (cours complet d'agriculture, d'économie rurale et d'art vétérinaire), Maison rustique du XIXe siècle ; Mathieu de Dombale (traité d'agriculture) ; une foule d'autres ouvrages moins considérables choisis parmi les meilleurs traités d'agriculture et toutes les publications canadiennes se rapportant à l'agriculture, reste maintenant les journaux et les revues agricoles tant de l'Europe que du Canada que nous mettons à la disposition de élèves. Je vois aussi dans le rapport qu'on dit un mot de l'édifice en construction pour servir d'école : cet édifice, construit en briques, capable de contenir au moins vingt élèves, mesure 60 x 40 pds avec deux étages, rez-de-chaussée et mansardes. Cette bâtisse est maintenant occupée par les dix élèves qui suivent les cours d'agriculture, et pourrait au besoin contenir 45 à 50 élèves.

A l'ouverture de l'École d'Agriculture, la ferme possédait un mobilier et un bétail représentant un capital de \$712, comme on peut le voir dans le Rapport du Commissaire des Travaux Publics et de l'Agriculture (page 95) ; aujourd'hui, elle a en bétail et mobilier une valeur de \$1318 84 ; soit, une augmentation de \$606.84 dans l'espace de deux ans. Elle n'est donc pas aussi arriérée qu'on pourrait le croire, surtout si l'on tient compte des mauvaises années dont elle a eu à souffrir comme tous les autres propriétaires.

Il ne me reste plus, M. le Rédacteur, qu'à vous prier de publier ces quelques données

que je vous communique non pas tant dans un but de critiquer et de blâmer le Rapport du Comité, que pour rétablir les faits dans leur véritable jour et détruire la fausse impression laissée par le document auquel j'ai l'honneur de répondre.

Il y aurait bien encore quelques points à relever, celui par exemple où il est dit que *quelques élèves ne seraient même venus à l'Ecole de L'Assomption que pour l'étude des matières purement grammaticales et littéraires*, et celui qui a trait au Chef de pratique. Quant au premier point je crois que la réfutation ne doit pas venir de nous, mais bien de ceux qui ont été trompés ou qui ont trompé les directeurs en envoyant des élèves à l'Ecole dans un but tout autre que celui qu'elle se propose.

Pour le chef de pratique, on le juge, je crois, parce qu'il n'excelle pas dans le labour. A la vérité, nous avouons qu'il laisse quelque peu à désirer sous ce rapport, mais depuis plus d'un an que nous l'avons à notre service, nous avons pu apprécier ses bonnes qualités, et jusqu'à présent, nous avons cru devoir nous contenter de ses services, vu la difficulté où nous étions de nous procurer un autre chef de pratique mieux qualifié *sous tous les rapports* que celui que nous avons.

Je ne rappellerai pas, M. le Rédacteur, l'état où était la ferme et le peu de moyens qu'elle avait, lorsque, pour répondre aux sollicitations réitérées du comté de l'Assomption et de plusieurs comtés voisins, la Corporation du Collège de l'Assomption a décidé de fonder une Ecole d'Agriculture, cela a été dit dans le temps; je ne rappellerai pas non plus que c'est uniquement dans l'intérêt du bien public que nous avons tenté cette entreprise si difficile au jugement de tous, et dans laquelle quelques uns *beaucoup plus expérimentés que nous, ont échoué*; je ne parlerai pas des difficultés de tout genre que nous avons à vaincre depuis que notre Ecole existe, je tiens seulement à constater que nous avons fait tout en notre possible pour répondre aux vues du public et du gouvernement, que nous avons su faire faire *quelques progrès* à notre ferme et à notre Ecole. Et puis, si l'ont veut bien nous tenir compte des difficultés sans nombre qui se trouvent nécessairement dans l'ensemble et les détails d'une semblable organisation, peut-être jettera-t-on un regard un peu plus indulgent sur les deux années d'existence de notre Ecole, qui après tout, a toujours compté dix élèves sauf l'espace d'un mois.

Je demeure avec beaucoup de considération
Monsieur le Rédacteur,
Votre très obéissant serviteur

L. J. Dozois, Ptre. Dir.
Ecole d'Agriculture de l'Assomption.
L'Assomption, 10 déc. 1869.

Pour la *Semaine Agricole*.

Monsieur l'Editeur.

Dans l'article que j'ai publié dans votre dernier numéro, sur la question des chemins macadamisés et des chemins d'hiver, j'ai émis une idée d'une interprétation un peu douteuse et

que je désire expliquer tant pour ma propre satisfaction que pour celle des lecteurs.

Il est dit quelque part au sujet de la mesure présentée par Sir Hypolite Lafontaine "c'est ce qui fait que le Bill de Sir Hypolite Lafontaine rencontra tant d'opposition dans la chambre et qu'il fut rejeté." Or, ceci demande quelque explication. J'ai voulu dire que le sentiment public, accru de l'influence des représentants du peuple en Chambre, fut assez fort pour forcer Sir Hypolite Lafontaine à retirer sa mesure; mais elle ne fut pas rejetée.

Ce dernier prévint dès lors qu'il était inutile pour lui de lutter davantage contre les préjugés du temps.

UN HABITANT.

Société d'agriculture de Joliette.

A une assemblée des membres de la Société d'Agriculture du Comté de Joliette, tenue à Joliette, le quinziesme jour de Décembre, 1869, à 11 heures, A. M.

Présidence de Louis Lévesque, Ecuier.
Ed. Guilbault, Sec.

Mr. F. Cornellier, secondé par L. J. Déziel, Ecuier, fait motion que les MM. dont les noms suivent, soient élus officiers et directeurs pour l'année 1870 :

Louis Lévesque, Ecuier, Président ;
G. De Lanaudière, do, Vice do.
Ed. Guilbault, do Sec. Très.

Directeurs :

MM.

Hypolite Cornellier, pour Ste. Elizabeth.
Hugh Daly, " St. Ambroise.
Elzéard Lafortune " St. Paul.
Onésime Lavoix " Ste. Mélanie ;
L. R. Bellerose " St. Félix ;
Jos. Desmarais " St. Thomas ;
Frs. Trudeau " St. Charles Borromée
Ludger Robichaud " St. Alphonse ;
F. X. Lasalle " St. Jean de Matha ;
Norbert Ladouceur Ste. Béatrix ;
F. B. Godin " St. Côme ;

ED. GUILBAULT,
Secrétaire.

Pour la *Semaine Agricole*

Comté de Soulanges.

Lundi le 13 courant, à une Assemblée des membres de la Société d'Agriculture de ce Comté, les Messieurs suivant ont été choisis pour en être les Officiers et Directeurs, savoir :

O. F. Prieur, Président ;
Dr. L. A. Fortier, Vice-Président ;
G. H. Dumesnil, Secrétaire-Trésorier ;
Gédéon Bissonnette, Abraham Charest,
Emmery Thaurette, Edouard Dumesnil, Joseph Farand, fils ; J. Bte. Lalonde-Laplante, et Etienne Latreille.

A laquelle Assemblée, il fut discuté plusieurs questions importantes pour l'Agriculteur, entr'autres, l'importation d'un Etalon Percheron et de prix à donner aux fermes bien tenues.

Mr. le Docteur Fortier parla longuement sur ces importants sujets et sur l'Agriculture en général, Il fut bien écouté et vivement applaudit.

D'après le Rapport de Mr. le Président, la Recette de l'année a été de \$918.50
Et la dépense de 883.36
De sorte que la Société se trouve avoir un actif de \$35.24
G. H. D.

Mr. le Secrétaire voudra-t-il nous faire le plaisir de donner la résidence des différents Officiers de la Société du Comté de Soulanges ? Nous espérons que dans les Rapports des autres sociétés on voudra bien ne pas omettre ce détail.

CAUSERIE.

LES POULES ET LE COQ.

De tous les animaux de la ferme il n'en est pas (j'excepte pourtant les agneaux) sur lesquels l'œil s'arrête avec autant de complaisance que sur les poules et le coq.

Observez un visiteur, son attention ne manque jamais de se fixer avec un certain plaisir sur ces oiseaux, si gracieux, si dévoués, si bien placés dans la basse-cour dont ils relèvent la physionomie naturellement un peu prosaïque.

Personne ne saurait voir avec indifférence une belle poule forte qui entraîne à sa suite une escouade de poussins ; qui se fait besogneuse pour les nourrir, et vigilante pour les protéger.

Ce serait ici le lieu de décrire la poule et de la suivre, la plume à la main, à travers les différentes phases de son existence utile et laborieuse, mais les lecteurs en savent là-dessus aussi long et peut-être plus long que moi. Parlons donc un peu de choses qui se rapportent à elle, à un autre point de vue, ou à plusieurs points de vue même, suivant que le caprice du moment me conduira.

Adoptant une phrase inventée par les historiens réduits *a quia*, je vous dirai solennellement, pour votre instruction comme pour la mienne : l'origine de la poule se perd dans la nuit des temps ; l'on ignore avec une unanimité touchante le pays où elle a vu le jour, je veux dire le coin de terre où elle a été créée.

Volontiers je me rendrais responsable d'une affirmation nouvelle qui consisterait à dire qu'elle existait dans le paradis terrestre. S'il vous plait de ne pas me présenter d'objection, nous allons tous ensemble, en épousant cette idée, poser une fameuse paire de lunettes sur le nez des gallinoculteurs.

Voici comment je pourrais au besoin ce que j'ai la témérité d'avancer : Qui a fait la première poule ? Un œuf. Qui avait fait cet œuf ? Une poule. Qui avait fait cette poule ? Un œuf. Qui avait fait cet œuf..... Il n'y a pas moyen d'en sortir. Donc : il y avait des poules qui grattaient les plate-bandes du jardin si renommé de notre premier père.

La poule existe maintenant partout sur le globe terrestre, de bonne heure les hommes ont appris à connaître son utilité et ils ont su

l'asservir. Elle n'est point considérée autrement que comme un oiseau domestique. Il n'en est pas ainsi de la race du bœuf, du cheval, etc., ses commensaux accoutumés dans nos fermes.

La souche primitive a subie de nombreuses altérations dans les tribus exportées il y a déjà des siècles du berceau de la race originaire. En comparant ces diverses branches nous sommes forcés d'avouer que rien de positif ne peut être dit sur le type des premiers temps ; la science est impuissante à dévoiler ce mystère ; vous sentez bien que si je le savais je m'empresserais de vous le confier à deux sous la ligne, pour faire plaisir au propriétaire de la *Semaine Agricole* qui ne me refuse ni son amitié ni l'aide de sa bourse dans les moments critiques.

Voulez-vous la liste des principales tribus installées aujourd'hui dans les poulaillers de plusieurs peuples ?

Il y a la poule française qui compte, comme variantes : la poule vulgaire, la race rousse, Wallakiki, frisée, noire-fausse-nègre, de combats, à cinq doigts, coucheuse, de Houdon, de Crève-cœur, du Mans, de Bresse, et des variétés de sous-races.

La poule Hollandaise : races : Hollandaise proprement dite, pelkip argentée, pelkip dorée de Bréda, et à bec ou tête de corneille.

La poule Belge.—races : de Campine, naine de Campine, des Ardennes, et ardoisée de Bruges ou Ypres.

La poule anglaise, race Dorking. La poule espagnole, race Andalousse : La poule Italienne, race de Padoue, la poule allemande, race de Hambourg.

La poule asiatique.—races : cochinchinoise, cochinchinoise chauve dite Victoria, cochinchinoise pure, cochinchinoise noire, cochinchinoise coucou, et chinoise à joues bleues.

La poule indienne.—Races : Brahma, Poutra, et du Gange. La poule japonaise à duvet. La poule indo-Chinoise, de Camboze. La poule syrienne de Jérusalem.

La poule africaine.—Races : égyptienne, nègre de Mozambique et naine pattue de Madagascar.

La poule américaine.—Races : mexicaine, brésilienne, de Bahia, et américaine ou coucou russe.

Enfin, la poule océanienne.—Races : Sultan à manteau vert, géante de Java, Ajam, Alos, Sonnerat bronzée, Benkiva et naine de Batam.

Vous me direz qu'il y en a pour tous les goûts et de tous les pays. Je change un mot et je répète avec vous : il y en a pour tous les goûts et pour tous les pays. Cette variété n'offre pas seulement nombre d'avantages sous mille rapports, elle a cela de particulier qu'elle n'empêche point telle ou telle race de s'acclimater dans tel ou tel pays. C'est un fait incontestable : la poule vit dans sa patrie adoptive sans avoir à souffrir les inconvénients d'un climat qui lui était étranger jadis.

Cette réflexion me ramène à nous demander aussitôt pourquoi plusieurs pays, le Canada par exemple, se sont contentés des races gallines dont les anciens importateurs les ont d'abord pourvus, et pourquoi parmi tant de types

différents, localisés sur une douzaine de points de l'univers, l'on ne fait pas un choix intelligent propre à améliorer ou changer s'il le faut les races des pays les moins favorisés sous ce rapport ? Ah ! dame, c'est que la routine n'est pas une petite affaire et qu'il faudra avoir trente-six fois raison et le prouver trente-six fois au moins avant de voir un seul individu se mettre en peine d'opérer ce progrès. Et puis, fait assez curieux, l'élevage des volailles est chose encore peu connue, même chez les peuples les plus avancés en agriculture. Ce n'est que tout récemment que l'on s'est mis à rechercher, par l'étude et par des expériences sérieuses, de la valeur de cette branche pourtant si importante de l'économie de la ferme. Ne blâmons personne, ou blâmons tout le monde, ce qui serait beaucoup de trouble à me donner, conséquemment je me tiens tranquille.

Pour être à peu près ignorée de nos jours, la science de l'élevage des poules et de la production des poulets n'en est pas moins très-vieille. A l'instar de mainte invention dont notre époque se glorifie, nous pourrions la retrouver dans un passé lointain, presque oublié, mais qui a laissé quelques traces cependant. C'est le cas de répéter : rien de nouveau sous le soleil.

Un écrivain de l'antiquité raconte en son vieux style qu'à l'île de Délos, en Ortygie, l'une des Cyclades, il y avait une foultitude de personnes adonnées à l'élevage des poules. Ces éleveurs étaient tellement versés dans leur art qu'à voir un œuf, ils jugeaient de quelle poule il était sorti.

Socrate s'amusait à élever des poules, et quand on lui représentait que leurs cris et leur caquetage devaient l'ahurir un tantinet, il se mettait à vanter les œufs qu'elles pondaient.

Les poules blanches étaient consacrées au Soleil par nos ancêtres païens, je suppose que c'est par antithèse que les poules noires ont été vouées aux pratiques nocturnes inventées par la sorcellerie pour connaître les trésors cachés, l'avenir, le passé, etc.,

Les Romains entretenaient des poulets sacrés et ils se gardaient bien de rien entreprendre sans consulter au préalable les auspices de cette volaille prophétique. Ce fait, très-historique, ne constitue pas un éloge des Romains me direz-vous. Je vous prie de vous rappeler que je n'ai jamais vanté ces fiers conquérants, qui, du reste, savaient fort bien se passer de mon approbation lorsqu'ils décidaient de la marche des armées et de la conduite du Sénat par certains mouvements de leurs dits poulets sacrés.

Rappelons-nous aussi la célébrité qu'avaient acquise les Egyptiens au moyen des fours dans lesquels ils faisaient éclore annuellement des quantités énormes de poulets.

Les guerriers de Carie, je parle de longtemps, portaient un coq sur leur casque comme l'emblème d'une sentinelle vigilante. Cet animal était révérend comme roi par les Perses. Je n'y étais pas, mais Aristophane qui a connu ces gens-là nous l'assure.

Les vieux habitants de la Saule, nos pères, comme tous les peuples de la race Celte étaient d'immenses troupeaux de coqs. Les

Romains, ayant fait la conquête de ce pays, leur imposèrent le nom de *Gallus*, (Gaulle dans notre langage) coq, non seulement à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'il y trouvèrent mais parceque les Gaulois l'avaient adopté pour enseigne—symbole d'activité et de vigilance. De là nous est venu le coq gaulois, transporté jusqu'en Canada sur le clocher de nos églises.

L'on sait parfaitement que les Celtes, dont l'agriculture était très-perfectionnée avant les conquêtes de Jules César, étaient de tout les peuples alors connus, ceux qui consumaient le plus d'œufs, preuve qu'ils s'étaient avancés loin dans l'art de l'élevage des poules.

La féodalité n'a pas oublié l'impôt de la volaille. Sous le nom de *Géline*, la poule payait un fort tribut à la gourmandise des seigneurs. Le bon roi Henri-Quatre disait un mot d'une générosité rare lorsqu'il promettait que, grâce à son règne, chacun de ses sujets mettrait la poule au pot—c'était vouloir renverser le système féodal et rendre au peuple gaulois la possession incontestée des produits de sa basse-cour. Voilà comment j'interprète l'Histoire. Vous aussi, n'est-ce pas ?

Tout est utile chez la poule. Les hommes ont compris cela de bonne heure, mais aux Celtes, encore une fois, revient le titre d'inventeurs des lits de plume.

L'œuf de la poule entre dans une infinité de préparations culinaires ; il est peu de mets qui soit apprêté aussi diversement, sans compter les industries de toute nature qui l'emploient comme ingrédient. La coquille, pilée et transformée en pâte fine, sert à imiter à s'y méprendre les pipes dites "écume de mer." Vous ne saviez pas cela ; moi non plus, je viens de le lire dans une gazette, les gazettes disent toujours la vérité..... sur les pipes d'écume de mer.

Savez-vous que les poules sont gallinophages ?

C'est pourtant la vérité. Broyez les os, la chair et les intestins d'une poule, et vous verrez d'autres poules se précipiter sur cette pâtée et en faire bombance. La morale tire l'échelle après ce spectacle.

Le coq, parlez-moi du coq ! voilà un animal dont la réputation est trop inférieure aux mérites qu'il possède incontestablement. Il est beau, fier, vigoureux, brave, dévoué, alerte et amoureux comme plusieurs Turcs, soit dit sans vouloir attirer sur ma tête la colère de la Sublime-Porte.

Le bon coq, dit le naturaliste Buffon, est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans les mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force. Sa taille doit être plus grande que petite, son plumage noir on d'un rouge obscur ; sa patte grosse, bien onglée et ergotée ; la cuisse longue, grosse et bien emplumée ; la poitrine large ; le cou élevé et bien fourni de plumes ; le bec court et gros ; les yeux noirs ou bleus ; l'oreille blanche et grande ; les barbes (petites chaires glanduleuses du menton) rouges et bien pendantes ; les plis de la tête et du cou étendus jusque sur les épaules et dorés ; l'aile forte, la queue grande et repliée en faucille.

La domesticité n'a point altéré le caractère du coq, il a gardé ses allures indépendantes, il sait commander toujours et ne jamais courber la tête. La poule au contraire a perdu de sa souplesse, de sa légèreté et de sa pétulance. Elle a besoin des soins de l'homme et pour rester près de lui, elle oublie que la nature l'a pourvue d'ailes pour voler. Un auteur dit que la poule est malgré cela, ou plutôt à cause de cela, l'une de nos plus belles conquêtes et peut-être l'une des premières espèces animales soumises à notre empire. Nous verrons cela dans une autre *Causerie*.

Le coq est brave. Inutile d'argumenter bien longtemps pour prouver qu'à cet égard il vaut mieux que nombre de héros du règne animal dont la réputation a été surfaite par les hommes qui en ont peur et qui éprouvent le besoin de voiler leur faiblesse derrière un épouvantail irrésistible.

L'on a beaucoup vanté le courage du lion, qu'en savons-nous au bout du compte ? Le lion cède à la mèche du fouët des dompteurs, et, si nous le regardons au désert, nous le voyons fréquemment se recueillir et reculer devant une force supérieure à la sienne. Le coq ne recule jamais, lui ! son caractère belliqueux s'accommode mal de tout calcul. S'il est insulté dans son individu, si les poules qui composent sa cour sont effrayées par quelque danger, il n'hésite pas, il livre bataille, au hazard des évènements et sans penser aux coups qu'il pourrait recevoir. Ne me parlez plus d'un tas de bêtes fauves parresseuses et armées par la nature de muscles, de nerfs et d'une charpente osseuse redoutables, mais qui ont trop petit cœur pour s'en servir partout et contre tout venant. Applaudissons plutôt le coq qui ne compte point le nombre des ennemis et qui s'attaquerait à un éléphant, si un éléphant se mettait en travers de son chemin.

Il est né pour la gloire, il est né pour l'empire. En amour, en fierté, le coq n'a pas d'égal. Une crête de pourpre orne son front royal. Son œil noir lance au loin de vives étincelles. Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes. Dore son cou superbe et flotte en long cheveux. De sanglants éperons ornent ses pieds nerveux. Sa queue, en se jouant dit dos jusqu'à la crête. S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Vrai Sultan au milieu des poules qu'il gouverne, le coq chante le réveil des habitants de la campagne, et bien avant le jour il est prêt à commencer sa journée. C'est le seul oiseau domestique qui chante la nuit,

Sur ces paisibles toits le sommeil plane encore, Mais son chant va bientôt vous annoncer l'aurore.

Il chante aussi ses amours. Disons qu'il en a le droit, car nombreuses sont les prouesses qu'il accomplit. En ce genre, il n'a peut-être point de rival dans la création entière. Il est amant tendre, doux, complaisant jusqu'à se priver des découvertes qu'il fait pour les partager avec ses compagnes. Il leur est tellement dévoué qu'il oublie de se repaître lui-même. Nous pouvons dire du coq qu'il " vit d'amour et d'eau froide, " ce qui n'est pas le cas pour les amoureux de notre espèce, n'en déplaise à l'auteur de ce proverbe si populaire.

Le coq a l'oreille fine, il est averti du dan-

ger longtemps avant son apparition. Mais ce qui est curieux c'est l'empressement qu'il met à seconder les autres coqs qui chantent avant lui le réveil du jour. Il lui suffit d'apprendre par ces voix souvent lointaines l'approche de la lumière. Son orgueil ne refuse point de reconnaître qu'il a été devancé par une sentinelle plus active que lui, et sans tarder, il sonne à plein gosier le réveil du laboureur. Les hommes se jouent parfois de cette docilité modèle, j'ai connu un ivrogne qui sur la minute, rentrant goyette à la maison se faisait un malin plaisir de contrefaire le chant du coq et de troubler ainsi le sommeil des gens et des animaux, à la faveur des échos vivants qui répercutaient ses notes à deux lieues à la ronde.

Un trait de la vie d'un propriétaire de coqs de combats trouve naturellement sa place ici.

Ce personnage avait gagé cinquante louis que dans une lutte entre l'un de ses *fighting-cocks* et un coq célèbre dans la contrée, ce dernier serait vaincu, de plus, qu'il tomberait endormi pendant la bataille.

Ce qu'il avait prédit arriva.

L'on découvrit plus tard que l'entraîneur en question avait passé deux nuits consécutives, occupé à imiter le chant du coq, près de la ferme de son compétiteur ; le malheureux champion, trompé par l'imposture chantée de sa plus belle voix ; il fut totalement privé de sommeil pendant tout ce temps. De là sa défaite.

ORESTE.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DES CULTIVATEURS.

MONTREAL, 23 DECEMBRE 1869.

Abris pour les animaux.

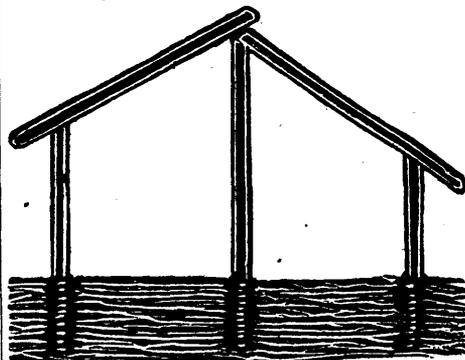
Nous donnons une petite vignette représentant un abri aussi utile aux animaux qu'il est attrayant pour le voyageur. Ce sont des arbres toujours verts, pins, épinettes ou sa-



pins, plantés le long d'une clôture. Du côté du midi les branches touchent jusqu'à terre et ne laissent guère pénétrer les rayons du soleil, de l'autre, on a enlevé les rameaux jusqu'à 7 ou 8 pieds de terre. Si les branches supérieures ne pendent pas suffisamment on attache quelques pierres à ces branches pendant que l'arbre est encore jeune afin de leur donner l'inclinaison vou-

lue. Il n'est pas de cultivateur qui ne puisse planter quelques uns de ces arbres, s'il ne les possède pas déjà. Mais en attendant que ces plantations deviennent utiles nous allons indiquer un autre abri que nous voudrions voir partout dès l'été prochain et qui assurera aux cultivateurs cinq fois plus de profits dans un seul été qu'il n'aura donné de trouble pour le faire. Quand à l'argent il n'y a pas un sous à déboursier.

Maintenant que les cultivateurs peuvent, facilement aller au bois, c'est le temps de tirer les morceaux nécessaires à ces abris. Ce n'est pas l'ouvrage d'une journée. Tout ce qu'il faut, c'est quelques poteaux, qui n'ont pas besoin d'être équarris, qu'on plantera solidement en terre au printemps et qui seront reliées par des morceaux plus petits qui serviront de chevrons et qu'on recouvrira de gaules ou de perches, et de branches de pin ou de sapin. Si l'on veut faire un abri étanche à l'eau il faudra donner plus d'élévation aux poteaux du centre et couvrir avec plus de précaution. Ces abris pourraient alors être placés entre deux et même quatre champs, si la terre est divisée sur sa longueur, et servir pour abriter les tas de fumier qu'on charroyerait pendant l'hiver, ou même pour y placer temporairement du grain ou du foin dans un temps d'orage quand on ne pourrait pas les porter de suite aux granges.



Il n'est pas un cultivateur qui ne puisse faire lui-même un de ces abris dans quelque heures une fois tous les matériaux sur place. On ne se doutera guère de tout l'avantage que les animaux en retireront ; d'abord plus de danger de coups de soleil qui font tant de tort dans les chaleurs, puis les mouches fatiguent moins les animaux à l'ombre qu'au soleil ; de plus les animaux souffrant moins de chaleurs donneront un lait plus abondant, de beaucoup plus riche et qui fournira de meilleur beurre. Car, personne n'ignore qu'en été le beurre n'est jamais aussi bon que dans les saisons plus fraîches, simplement parceque les vaches souffrent davantage et donnent un lait plus pauvre et moins sain.

Faites donc des abris, cela vous coûtera peu de choses et vous en tirerez de grands bénéfices.

On remarquera que la gravure représente un côté de l'abri bien plus bas que l'autre. C'est celui du midi qui doit s'abaisser davantage afin de mieux protéger les animaux des ardeurs du soleil, l'autre côté est plus

haut pour faciliter la circulation de l'air. Il n'y a point de règle à suivre pour ces constructions qui ne demandent qu'une certaine solidité; cependant nous pourrions suggérer de couper les poteaux du milieu de 15 à 16 pieds de long. Ceux du côté nord de 10 pieds et ceux du sud de 8 à 9 pieds. Ils peuvent être placés à 10 pieds de distance les uns des autres et de 4 pieds en terre; 12 poteaux permettraient donc de faire un abri de 30 pieds sur 20, ce qui suffirait à un troupeau considérable. La couverture devrait s'étendre d'à peu près deux pieds au-delà des poteaux pour les protéger contre les mauvais temps. Les poteaux, une fois plantés, devront être sciés et encochés à la hauteur voulue de manière à recevoir un morceau rond qui servira de sablière qui supportera la couverture. Une telle bâtisse ne manquera pas d'un certain attrait surtout si elle était couverte en chaume ou en sapinages.

loriculture.

Un floriste distingué a bien voulu nous passer les notes suivantes :

La Reine Marguerite fut envoyée originairement de Chine par le R. P. d'Incarville, vers 1731. Sa beauté, sa rusticité et la facilité de sa culture la firent promptement répandre dans les jardins où elle ne tarda pas à se modifier d'une façon notable, aussi bien dans son port que dans le coloris, la forme et la dimension de ses fleurs, etc. Depuis lors, la culture n'a cessé de perfectionner cette plante, qui se modifie encore de nos jours, et dont on obtient chaque année de nouvelles variétés. Les couleurs principales des Reines-Marguerites sont le bleu violacé, le rouge et le blanc, avec toutes les nuances intermédiaires. Les fleurs sont tantôt unicolores, tantôt rubanées et lignées de blanc dans le sens longitudinal des pièces florales (ligules) sur un fond coloré; enfin quelques-unes, bien qu'incolors, offrent des reflets parfois satinés ou chatoyants d'un très-bon effet. Pour qu'une Reine-Marguerite soit recherchée ou cultivée aujourd'hui il faut avant toute chose qu'elle soit double ou pleine, c'est-à-dire que son capitule (tête) floral au lieu d'offrir, comme dans les simples, un disque (centre de la fleur) plat et jaune au centre et quelques rangs de rayons étalés à la circonférence, soit remplis, ou des organes pétaloïdes plats en languettes (demi fleurons) plus ou moins larges, allongés dressés, étalés ou imbriqués ou d'organes tubulaires tuyautés d'une coloration autre que le jaune, abondants, plus ou moins longs, serrés, ouverts, dentelés et effilés en pointe, etc. Enfin, il est important, qu'il n'ait pas de cœur, comme on dit vulgairement, c'est-à-dire qu'il soit parfaitement rempli et ne laisse pas voir au centre un reste de disque jaune; cependant cette particularité se présente sur de très-belles plantes; principalement sur les premières fleurs, et c'est même parfois le seul moyen qu'on ait d'en obtenir des graines. Les modifications qu'à subit le type original de la Reine-Marguerite ont donné lieu à un grand nombre de variétés parmi lesquels se trouvent les suivantes, qui sont les plus belles du genre.



Reines-marguerites à fleur de Pivoine.

Espèce vigoureuse, s'élevant à environ 1½ à 2 pieds, quelquefois plus. Rameaux allongés, portant des fleurs volumineuses, glabuluses, qui ont dans la forme quelque analogie avec celle de la plante dont elles portent le nom. La pesanteur des fleurs, surtout lorsqu'elles sont mouillées, eu égard à la longueur et à la force des rameaux, exige que l'on donne des tuteurs aux plantes de cet espèce.

R. à fleur de Chrysanthème.

Espèce superbe, de même hauteur que la précédente, à fleurs grandes et très larges, rappelant par sa forme le Chrysanthème de l'Inde à grandes fleurs.

R. à fleur imbriquée.

Espèce florifère, vigoureux, à fleurs, grandes, de forme arrondie et régulière.

R. à fleur imbriquée pompon :

Sous espèce de la précédente, à pétales plus courts, très-régulièrement imbriqués, à fleur en pompon ou arrondie demie Sphérique. En un mot, c'est un diminutif de la précédente plus florifère et d'une bonne tenue.

R. Empereur Géant :

Espèce tout à fait particulière, à tige forte, roide, souvent simple et terminée par une seule fleur très-grande (parfois 4 pouces de diamètre).

Pyramidales à bouquet :

Espèce nouvelle, à tige très-ramifiée dès la base; une partie des nombreux rameaux s'élèvent et fleurissent à la même hauteur en formant bouquet; les autres fleurissent plus bas

à toutes les hauteurs; c'est une pyramide et parfois une colonne de fleurs.

R. à pyramidales couronnées.

Cette jolie variété a des fleurs bien faites, de grandeur moyenne, très-nombreuses, à centre blanc entouré d'un cercle de couleurs vives et tranchées.

Reines-Marguerites tuyautés.

Plantes de hauteur moyenne, à tiges très-ramifiées dès la base, les rameaux parfois ramiliés eux-mêmes. Fleurs très-nombreuses, très-bombées, au centre, de grosseur moyenne, offrant à la circonférence quelques rangées de pétales élargis, étalés, ceux du centre, serrés et rayonnants en tous sens, remplissant toute la fleur et sont tuyautés, tubuleux.

Reines-marguerites très-naines.

Plantes ne s'élevant guère au-delà de 8 ou 9 pouces, très-curieuses par leurs fleurs serrées en bouquet, s'épanouissant tout-près de terre, et très-convenables pour les bordures et pour la culture en pots.

Le développement et le perfectionnement exceptionnels que présente les Reines-Marguerites actuellement cultivées sont dus à la multiplication et à la transformation des diverses pièces de la fleur; mais ces perfectionnements, n'ont pu s'obtenir le plus souvent qu'en amenant une sorte d'atrophie [affaiblissement] des organes reproducteurs, c'est pour cette raison que plus une Reine-Marguerite est double et perfectionnée, moins elle produit de graines, et moins celles qu'elle donne sont

fertiles. Au contraire, les fleurs simples, semi doubles celles qui creusent, et les plantes non perfectionnées produisent relativement un bien plus grand nombre de graines; et comme ces graines sont plus fertiles et qu'elles germent mieux, il arrive que si l'on n'a pas la précaution de détruire ces plantes médiocres et mauvaises elles ne tardent pas à dominer complètement des les premières générations.

Quoique la Reine-Marguerite ne soit pas au trement difficile et qu'elle se contente à peu près de tous les terrains et de toutes les situations, si l'on veut obtenir des plants très-développés, il faut lui donner une terre riche et substantielle, sans être forte; et l'on a remarqué que des plantes de la même origine, placées partie dans une terre aride, maigre ou mal préparée, et partie dans une terre fertile et bien cultivée, atteignent dans le premier cas quelques pouces seulement, avec une seule ou un très petit nombre de fleurs chétives, tandis que dans le second cas elles s'élèvent à 1½ à 2 pieds et produisent en abondance de belles fleurs.

Les Reines-Marguerites doivent être semées sur couche chaude depuis le commencement d'avril jusqu'en Mai, dans un mélange de bonne terre, très meuble de terreau de feuilles ou de fumier; ou bien au grand air, en pleine terre légère et bien ameublie, ou bien en un pot que l'on met à la fenêtre dans une chambre aérée. Dans les différents cas on devra observer de ne couvrir les graines qu'à la huitième partie d'un pouce de terre qu'on tassera légèrement.

Les plantes de Reines-Marguerites sont souvent dévoré par les insectes, surtout à leur naissance; on devra donc exercer une surveillance active afin de les en préserver. Dès que les plantes ont de deux à quatre feuilles, on les repique, on les espaçant de telle façon, qu'on puisse plus tard les lever facilement en motte, ce repiquage est de la plus grande importance, en ce qu'il permet aux plantes de former un chevelu abondant, qui facilite la reprise lors de la transplantation à demeure; il occasionne en outre un temps d'arrêt dans la végétation, qui en empêchant les plants de trop s'allonger, les fortifie et les obligent à se ramifier, ce qui est tout à l'avantage de la floraison.

La floraison des Reines-Marguerites a lieu ordinairement de Juillet à Septembre, et il est inutile de dire qu'elles sont un des plus beaux ornements des jardins à cette époque.

Les Reines-Marguerites, avec quelques autres plantes, comme les Balsamines, les Œillets d'Inde, etc., offrent le très-grand avantage de pouvoir être levées en motte et mises en place ou dans des pots, lorsqu'elles ont atteint leur presque entier développement; des arroséments assidus pendant les premiers jours en assureront la reprise; néanmoins, on ne pourra pas espérer d'obtenir dans ce cas une floraison aussi belle que lorsque la plantation à demeure aura été faite de bonne heure et avec de jeunes plants.

On peut avoir des paquets de graines de Reines-Marguerites de chacune des variétés mentionnées, ou mélangées, à douze sous le paquet, en s'adressant à M. Evans qui les enverra par la malle, franc de port, s'adresser à M. Evans, Marché St. Anne, Montréal.

Moutons Mérino. Questions diverses.

Un de nos lecteurs de Somerset nous informe qu'il y a acheté un bélier pur sang, mais que son essai a été des plus malheureux: il n'a pu faire carder cette laine ni au moulin ni par les petites cardes; mais il ne paraît pas avoir envoyé sa laine à Sherbrooke. Il dit aussi que ses agneaux croisés sont très-petits, et que sous ces circonstances il a dû abandonner entièrement cette race, et recommande à nos lecteurs d'y penser à deux fois avant de l'essayer.

Nous publions ces renseignements afin de montrer les deux côtés de la question. Cependant il faut bien se rappeler que pour tirer parti de moutons à laine fine il faut d'abord s'assurer le moyen de carder cette laine. Or, ces moyens existent; mais comme il ne sont certainement pas à la portée de tout le monde, il est bon de se les assurer avant d'essayer des MÉRINOS ou de toute autre race à laine très-fine.

Notre Correspondant veut bien nous poser les questions suivantes:

- 1o. De quelle manière doit on cultiver un arbre?
- 2o. Doit-on laisser le verger en prairie ou faut-il le labourer?
- 3o. Doit-on mettre du fumier au pied et de quelle manière?
- 4o. Doit on piocher l'herbe autour du pied, et à quelle profondeur et sur quelle étendue.
- 5o. Dans quel temps doit-on tailler l'arbre?
- 6o. Doit-on les blanchir à la chaux?
- 7o. Connaissez vous quelques remèdes contre les pucerons?
- 8o. De quelle manière doit-on greffer un pommier sauvageon?

Pour bien répondre à ces questions il faudrait tout un traité sur les soins à donner au verger. Nous recommandons donc à notre correspondant de se procurer. "LE VERGER CANADIEN" Par Mr. L'abbé Provencher il y trouvera ce sujet traité main de maître.

Nous avons raison d'espérer que notre excellent correspondant, Mr. Labonté, de St. Hilaire, parlera de ces diverses questions. Mais pour montrer notre bonne volonté et encourager nos lecteurs à faire des questions nombreuses, nous allons tâcher de répondre en quelque mots, en attendant que nos amis le fassent d'une manière plus complète.

CULTURE DU VERGER.

Les jeunes vergers ne devraient jamais être laissés en prairie et encore moins en pâturages. L'herbe empêche l'arbre de se développer et lui enlève la nourriture dont le jeune plant a besoin. Il a été souvent prouvé que des arbres bien cultivés ont poussé de plusieurs pieds dans une seule saison, tandis que ceux qui sont dans les prairies souffrent toujours, s'ils ne meurent pas tout-à-fait. La meilleure culture pour un verger serait de faire un labour léger chaque été suivi de plusieurs bouleversements en ayant grand soin de ne jamais endommager l'écorce de l'arbre. Il faut donc éviter d'y toucher avec les BASCULS, les charrues ni les autres instruments. Ceux qui ne seraient pas disposés à sacrifier entièrement le terrain qu'occupe le verger peuvent cultiver entre les rangées d'arbres, et à une distance suffisante pour ne pas endommager les racines, des légumes tels que navets, betteraves, carottes, fèves ou patates. Le blé d'Inde et le tabac ne doivent jamais être cultivés dans le verger. Ils ombrageraient trop les arbres et épuiserait le sol.

FUMURES.

Le terroir est ce qui convient le mieux aux arbres. Il faut en couvrir tout le sol. Les racines d'un arbre s'étendent dans toutes les directions à une distance d'au moins la hauteur de l'arbre ainsi donc les racines d'un arbre de 18 pieds de haut occupent un espace d'à peu-près 4 perches carrées. On voit par là qu'il est presque inutile de faire un amas de fumier au pied d'un arbre sans l'étendre sur toutes ses racines. Les fumures pourraient être répétées tous les automnes avec le plus grand avantage: 20 à 30 charges par arpent ne seraient guère de trop, à moins que le terrain ne soit déjà très riche.

Le bouleverseur peut passer très près du tronc d'un arbre sans l'endommager, si celui qui le conduit prend quelque précaution; il ne restera donc presque aucune mauvaise herbe autour de l'arbre. Il faudra remuer cette terre très-légèrement afin de ne pas endommager les petites racines qui sont les plus essentielles au développement de l'arbre.

LA TAILLE DES ARBRES.

Règle générale il vaut mieux tailler les arbres avant qu'ils soient en fleurs.

On doit cependant toujours enlever aussitôt que possible les branches mortes et celles qui seraient endommagées par accident. Si l'on coupe de grosses branches il faut le faire aussi près du tronc que possible et couvrir immédiatement la blessure de peinture ou d'un mélange de cire, de *coal-tar* et de *graisse* afin de la faire guérir au plus tôt.

Le blanchissage à la chaux est toujours d'une grande utilité et ne manque pas de détruire une quantité d'insectes nuisibles. Il peut se faire avec avantage dès la fonte des neiges. Quand aux remèdes contre les pucerons et à sa greffe nous laissons ces sujets à nos correspondants. Mr. l'abbé Provancher nous fera-t-il l'honneur d'indiquer le remède demandé ?

EXPOSITION.

Société d'Agriculture du Comté de Rimouski, No. 2.

Liste des prix accordés au concours de récoltes sur pied, etc., de la dite Société, pour 1869.

TERRE LA MIEUX CULTIVÉE.

1er. Prix : Pierre Marquis, (en vieille terre); 2ème L. N. Blais, Ecuier, (en terre neuve.)

LA PLUS GRANDE ABATTIS FAITE EN 1868 ET ENSEMENSÉE CE PRINTEMPS.

1er. Prix : L. N. Blais, Ecuier; 2ème Antoine Poirier; 3ème F. X. Imbeau.

LE PLUS BEAU PATURAGE.

1er. Prix : Alexander Fraser, Ecuier; 2ème F. X. Imbeau, 3ème F. X. St. Laurent.

LE PLUS BEAU LIN.

1er. Prix : F. X. Imbeau; 2ème Alexander Fraser, Ecuier.

LE PLUS BEAU BLÉ. (en vieille terre.)

1er. Prix : François Turcot; 2ème F. X. St. Laurent; 3ème Pierre Marquis.

LE PLUS BEAU BLÉ (en terre neuve.)

1er. Prix : F. X. Imbeau.

LA PLUS BELLE AVOINE (en terre neuve.)

1er. Prix : L. N. Blais, Ecuier.

LA PLUS BELLE ORGE (en terre neuve.)

1er. Prix : Antoine Poirier; 2ème. F. X. Imbeau; 3ème L. N. Blais.

LA PLUS BELLE AVOINE (en vieille terre.)

1er. Prix : Alexander Fraser, Ecuier; 2ème F. X. Imbeau; 3ème Revd. Jos. Dumas.

LA PLUS BELLE ORGE (en vieille terre.)

1er. Prix : Alexander Fraser, Ecuier.

LA PLUS BELLE PRAIRIE (en vieille terre.)

1er. Prix : Louis Gagnon; 2ème Alexander Fraser, Ecuier; 3ème D. F. De St. Aubin, Ecuier.

LA PLUS BELLE PRAIRIE (en terre neuve.)

1er. Prix : L. N. Blais, Ecuier. 2ème F. X. St. Laurent. 3ème A. E. Rioux.

LES PLUS BEAUX POIS.

1er. Prix : Pierre Marquis, 2ème F. X. Imbeau,

LES PLUS BEAUX NAVETS.

1er. Prix : L. N. Blais, Ecuier, avec mention honorable; 2ème Antoine Poirier.

LES PLUS BELLES CAROTTES.

1er. Prix : L. N. Blais, Ecuier, avec mention honorable; 2ème Antoine Poirier.

LE PLUS BEAU CHAMP DE PATATES.

1er. Prix : A. E. Rioux; 2ème François Turcot.

Matane, 14 Septembre 1869.

CHIMIE AGRICOLE.

De la Bière.

C'est bien le jus de la treille qui donne au vin son alcool, son bouquet, sa couleur, en un mot, tout ce qui le constitue essentiellement.

Mais il n'en est pas de même de la bière que quelques écrivains appellent à tort la liqueur du houblon, puisque ce dernier ne lui ajoute que quelques principes amers et aromatiques. Les Grecs, qui en attribuaient l'invention aux Egyptiens, la nommaient avec plus de raison *vin d'orge*, puisque c'est l'alcool produit par l'orge germée qui forme la partie essentielle de cette boisson.

Il existe de nombreuses variétés de cette boisson, surtout dans les pays où comme en Angleterre, en Belgique, en Hollande, etc., la vigne n'est pas généralement cultivée. On distingue l'*ale*, le *porter*, le *ginger-beer*, la *bière blanche*, la *bière rouge*, la *petite bière*, toutes boissons qui ne diffèrent que par les procédés de fabrication employés et les proportions relatives d'alcool, d'eau, d'orge et de houblon.

Il n'en est pas moins vrai que c'est actuellement une industrie de la plus haute importance, puisqu'à Paris seulement on en consomme annuellement 4 millions de gallons et à Londres 60 millions.

Comme toutes les graines de céréales, l'orge ne contient presque pas de principe sucré, ce n'est que par la fermentation qu'elle en acquiert. On opère comme suit;

On mouille l'orge et on la laisse germer; la germination donne naissance à un principe particulier, la diastase, qui détermine la saccharification de la fécule.

Quand la gemmule a atteint un développement égal aux deux tiers de la longueur du grain, on arrête la germination par une dessiccation rapide en exposant l'orge à une chaleur de 60 à 70 degrés, sur une plate-forme en tôle, sous laquelle on dirige de l'air chaud. On détache facilement le germe en frottant les grains secs et en les passant dans un crible de fer. Cent parties d'orge brut produisent en moyenne 75 parties d'orge germée ou *malt*. Ce dernier contient de l'amidon et de la diastase; on le réduit en farine grossière, puis on le fait tremper pendant trois heures environ dans de l'eau chauffée à 70 degrés. Sous l'influence de la diastase, l'amidon devient soluble et se convertit en glucose ou sucre de raisin qui peut donner de l'alcool par la fermentation. On a donc un moût fort analogue, comme composition chimique, à celui que donnent les raisins écrasés. C'est alors qu'on introduit le houblon dans la proportion de 25 millièmes du poids

du malt et qu'on fait bouillir à 100 degrés pour que l'arôme de cette plante se communique à toute la masse.

Lorsque la liqueur qu'on désigne aussi sous le nom de moût de bière est suffisamment concentrée, on en sépare le houblon, et on la fait couler dans de grandes cuves, où elle se refroidit bientôt à 15 degrés. On y délaye une petite quantité de levûre de bière provenant d'opérations précédentes et bientôt la fermentation alcoolique se développe et marche avec une grande *activité* pendant quelques jours. Quand elle est terminée, on la soutire pour la mettre dans des petits tonneaux où on la colle comme le vin.

La levûre de bière que nous voyons dans cette opération détermine la fermentation alcoolique en un végétal cryptogamique qui vit et se reproduit dans le malt délayé, et y détermine la transformation du sucre en alcool; plus elle est énergique et plus l'opération est prompte et satisfaisante. On la trouve dans l'écume qui sort par la bonde des tonneaux, on la purifie et on la réduit en pâte de consistance ferme et cassante; c'est dans cet état qu'elle est employée comme *levain* par les boulangers. En Allemagne et surtout en Moravie et en Autriche, il s'est établi des fabriques de levûre de bière.

D'après ce qui précède, on voit que la bière, comme le vin, est composée d'eau, d'alcool et de principes aromatiques. Mais la proportion d'alcool y est bien moindre que dans le vin; elle est de 5 pour 100 dans la bière de Munich, de 8 pour 100 dans l'*ale* anglaise et seulement de 2 à 3 pour 100 dans les petites bières de Paris; c'est ce qui explique pourquoi on peut boire impunément plus de bière que de vin.

Cette boisson est également plus ou moins riche en acide carbonique libre. La bière non moussueuse n'en renferme que 2 pour 100 en volume, tandis que celle qui mousse en renferme depuis 8 jusqu'à 25 pour 100. Le principe aromatique du houblon sert comme l'alcool à conserver la bière, aussi il n'y a que celles qui sont bien préparées qui puissent se garder plusieurs années; la petite bière ordinaire devient promptement acide et doit se boire dans les trois ou quatre mois qui suivent sa fabrication.

COIN DU FEU.

Hygiène des écoles.

LES MALADIES DES YEUX, SURTOUT LA MYOPIE DANS LES ÉCOLES.

Le célèbre docteur Virchow a récemment publié une étude fort intéressante sur les maladies contractées par les enfants dans les écoles. Nous en détachons aujourd'hui la partie qui traite des maladies des yeux.

Cette étude, traduite de l'allemand par M. E. Decaisne et éditée par M. J. B. Baillère, intéresse autant les pères de famille que les personnes qui s'occupent d'enseignement.

Les premiers essais de statistique ayant pour but d'établir l'influence de l'école sur le développement de la myopie sont dus à l'An-

glais Wase et datent du commencement de ce siècle. Depuis cette époque, on trouve quelques recherches sur ce sujet, presque toujours isolées et ne concluant pas. Il faut faire une exception pour celles du docteur Herman Gohn, de Breslau, qui, par la méthode et la rigueur des observations, répondent parfaitement aux exigences de la science actuelle. C'est là un travail fort important et dont les conclusions doivent jusqu'à un certain point faire autorité.

Cohn a pris pour base de son travail les résultats de l'examen des élèves des 5 écoles de village de Langenbielau, de 20 écoles élémentaires, de 2 écoles de jeunes filles, de 2 écoles moyennes, de 2 Realschulen (écoles supérieures du commerce et de l'industrie) et de 2 collèges de Breslau.

Sur 10,060 élèves, il en a examiné lui-même 6,059, les autres l'étaient d'après ses indications par les maîtres. Cohn a encore dernièrement examiné les yeux des 410 étudiants de l'Université de Breslau.

On a établi en même temps l'âge de l'élève le temps qu'il a passé à l'école, le moment où il l'a quittée ; on a noté avec soin les maladies des yeux à ces différentes époques, et tous ces détails ont fourni à l'examen scientifique une base tellement sûre, qu'il serait, à notre sens, fort difficile d'en établir une semblable sur le même sujet.

Comme résultat, on trouve que, parmi ces 10,060 élèves, 17,1 pour 100 n'avaient pas la vue normale, mais que ce nombre se divisait fort inégalement et de la manière suivante :

	Pour 100.
Dans les écoles de villages.....	5,2
— élémentaires des villes.....	14,7
— moyennes.....	19,2
— supérieures de filles.....	21,9
— supérieures du commerce.....	24,1
Dans les collèges.....	31,7

Parmi les 410 étudiants, on en trouvait 68 pour 100 qui n'avaient pas la vue normale (amétropiques). Si on laisse de côté l'hypéropie, l'astigmatisme et les maladies des yeux réelles comme étant moins importantes et que l'on ne tienne compte que de la myopie, on trouve 10 pour 100 de myope, parmi les enfants se dédoublant ainsi :

	Pour 100.
Dans les écoles de village.....	1,4
— élémentaires des villes.....	6,7
— supérieures de filles.....	7,7
— moyennes.....	10,3
— supérieures du commerce.....	19,7
Dans les collèges.....	26,2
Il faut ajouter pour les étudiants.....	60,0

On voit déjà là une ascendance régulière, en prenant les chiffres en masse ; c'est bien autre chose si l'on prend chaque école d'après le nombre de ses classes. Qu'il nous suffise de citer ici les classes des écoles élémentaires des villes et des collèges :

	VI.	V.	IV.	III.	II.	I.
Écoles élémentaires	2,9	4,0	9,8	9,8		
Dans les collèges						
(gymnase)	12,5	18,2	23,7	31,0	41,3	55,8.

Il est d'autant plus difficile de constater les assertions du docteur Cohn, qu'il démontre par des tableaux détaillés que non-seulement le nombre des myopes augmente de classe en classe, mais aussi le degré de myopie. On doit dire, cependant, que sur ce dernier point les écoles des filles et les écoles moyennes font exception.

DR. LÉONCE.

Les habitations des animaux.

Rien de plus merveilleux, vraiment, que l'instinct déployé par un grand nombre d'animaux dans la construction de leurs demeures. Tandis que le chat, ce commensal paresseux de notre logis, passe sa journée à faire et à refaire une toilette cent fois faite déjà, les habitants des bois, des plaines, de l'air et des eaux soutiennent leur existence par un labeur continu, par une lutte incessante contre les éléments ou contre leurs ennemis.

Quoi de plus extraordinaire que les travaux souterrains d'une taupe ? Le tracé n'en est jamais confié au hasard, mais le plan paraît soumis à des idées bien arrêtées. Ces amas de terre ou de sable, que l'on rencontre assez fréquemment sur le sol des champs et des jardins, sont formés par la terre que la taupe rejette au dehors en creusant sa galerie. Ce monticule correspond à un puits analogue à celui que percent les ingénieurs pour évacuer les déblais lorsqu'ils creusent un tunnel au sein d'une montagne. De ce puits partent des galeries se dirigeant à droite et à gauche. Si l'on ouvre l'une de celles-ci pour la suivre jusqu'à son extrémité, on arrive à la demeure véritable de la taupe, demeure que recouvre un monticule plus important que les autres, et ordinairement dissimulé par un buisson ou sous les branches basses d'un arbre.

A l'intérieur de cette calotte terreuse est une chambre mi-sphérique, assez élevée de plafond et entourée de deux galeries circulaires creusées, l'une au niveau de la voûte, l'autre un peu au-dessous. De la chambre principale partent des boyaux en pente, qui débouchent dans les divers tunnels.

Par ses continuelles allées et venues, la taupe presse, comprime, durcit les parois de ses couloirs, et finit par leur donner une telle solidité qu'aucun éboulement n'est à craindre, même quand la pluie a détrempe le sol.

Ce qui explique les travaux de la taupe et permet de comprendre pourquoi il lui faut si peu de temps pour les mener à bonne fin, c'est la constitution osseuse de l'animal.

Les jambes de l'animal sont formées d'os courts et robustes, les omoplates sont de grande dimension, le cou est soutenu par des muscles très-forts ; toute la vigueur de l'animal se trouve concentrée dans le train de devant. Enfin, les pieds sont armés de griffes solides, recourbées, et le nez est pourvu d'un os accessoire se prolongeant jusqu'au museau.

Eu égard à sa taille, les travaux qu'exécute la taupe peuvent être comparés à un monticule creux de 12 pieds de hauteur et de 21 de circonférence, qu'un homme s'élèverait en se servant seulement d'une bêche.

Des digues du castor.

Ces digues sont destinées à arrêter un ruisseau, de manière à permettre à l'eau de s'élever, de s'étendre et de former un lac tranquille, sur les bords duquel l'animal bâtit sa hutte en terre battue.

L'emplacement choisi et reconnu favorable pour tel doit être voisin d'un bois. Les castors choisissent un arbre un peu fort qu'ils entaillent profondément au moyen de leurs quatre dents incisives. L'arbre étant presque entièrement scié, l'instinct de l'animal lui indique où il convient de donner les derniers coups de dents pour le forcer de s'abattre dans une direction favorable ; puis, le tronc gisant à terre, le castor en coupe les branches, le sépare en tronçons d'environ 3 à 5 pieds. Ces pieux sont, non pas plantés en terre, mais couchés horizontalement au fond de la rivière ou du ruisseau, et couverts de terre et de pierres jusqu'à ce que, solidement maintenus, il ne puissent ni remonter à la surface de l'eau, ni être emportés par le courant. Les assises de bûches, débarrassées de leurs branches et dépouillées de leurs écorces, s'accumulent ainsi jusqu'à la hauteur nécessaire, et l'œuvre se consolide par les terres et la vase que les castors ne cessent d'apporter à l'aide de leur queue aplatie, de leurs pattes de devant et même de leur gueule. Avec le temps, la chaussée, battue à coups de plat de queue, acquiert la solidité de la terre ferme, et on en a vu se couvrir d'une riche et plantureuse végétation ; quelques-unes, même, ont pu voir croître et grandir des arbres forestiers, dont les racines contribuaient à retenir les divers matériaux.

C'est sur le bord du bassin formé par la digue, tantôt en ligne droite, quand l'eau coule doucement ; tantôt en ligne courbe, dont la convexité est dirigée contre le courant lorsque celui-ci est rapide, quelquefois longue de deux à trois cents verges, sur une largeur de trois ou quatre, et construite en talus, que le castor élève sa cabane, ou plutôt sa loge. Celle-ci est double ; une partie s'enfonce profondément sous l'eau, tandis que l'autre s'élève au-dessus et affecte à peu près la forme d'une demi-sphère, comme les huttes des Esquimaux. Chacune de ces loges, d'un diamètre de deux à trois verges, peut contenir plusieurs habitants avec leurs provisions d'écorces pour toute la saison d'hiver. Dans ces loges, les castors sont à l'abri des attaques de presque tous les animaux ; il n'y a guère que l'homme qui essaie et parvient à renverser ces solides murailles de terre, auxquelles, durant l'hiver, le froid communique la dureté de la pierre. La chasse trop active faite à ces animaux, alors que florissait la mode des cha-peaux de castor, a beaucoup réduit le nombre des intéressantes colonies se livrant aux travaux que nous avons essayé de décrire. On n'en rencontre guère plus que dans les solitudes à peine explorées des régions qui s'étendent au nord-ouest du Canada.

Dangers de l'allaitement au biberon.

M. le docteur Créquy a voulu rendre compte de l'influence de l'allaitement au biberon sur la mortalité des enfants nouveau-nés. Sur 300 enfants observés du 1er juin 1867 au 1er juin 1868, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de trois mois, 255 ont été nourris au sein, 64 au biberon, 1 est mort-né. Parmi les enfants nourris au sein, 25 ont succombé, ce qui donne une mortalité de 10,63 pour cent ; parmi ceux élevés au biberon, 33 sont morts, soit 51 pour 100 ou plus de la moitié. La mortalité est donc cinq fois plus grande chez les enfants élevés au biberon que chez les enfants nourris au sein.

181 allaités par leur mère ont donné 13 morts, autrement dit 8,28 pour 100 ; 54 élevés par des nourrices à leur domicile ont donné 10 morts, ce qui fait 18 pour 100. Les enfants élevés par leur mère et au sein donnent donc une mortalité plus de moitié moins considérable que les enfants élevés par des nourrices.

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires ; toute mère sage, dévouée, vraiment digne de la maternité, saura en faire son profit.

Viande a bon marché.

La rareté et la cherté toujours croissante de la viande de boucherie et les masses énormes de cette même viande qui se perdent dans les prairies de l'Amérique du sud où d'innombrables troupeaux vivent en complète liberté, meurent de vieillesse ou ne sont abattus que pour leur cuir et leurs cornes, ont donné l'idée d'importer en Europe la plus grande quantité possible de cette denrée alimentaire si précieuse aujourd'hui.

Jusqu'à présent, nous n'avions eu à notre disposition la chair des bœufs de l'Uruguay ou du Rio de la Plata qu'à l'état de viande séchée, fumée, conservée par des procédés plus ou moins heureux, mais les Anglais paraissent avoir trouvé le meilleur mode d'importation des ruminants américains sur le continent Européen. Ils apportent des bœufs vivants.

Un premier essai a été fait par le vapeur *Cité de Rio* arrivé de Montévidéo à Londres après trente-et-un jours de mer, ayant dans ses cales 90 bœufs ou vaches du poids moyen de 800 livres. Bien que ces animaux eussent été embarqués sans choix et à la hâte qu'on ne les eût nourris que de foin ordinaire, ils sont tous arrivés en aussi bon état de santé qu'au moment de leur embarquement. Payés \$18 aux lieux de production, ayant coûté \$22 de transport, ils reviennent donc à \$40 soit 10 centimes la livre : or la viande en Angleterre vaut en moyenne le double de ce prix, on voit donc qu'entre les prix de revient et de vente existe une assez belle marge pour le bénéfice.

Les frais de transport seront beaucoup réduits quand navigueront de grands navires à vapeur que des armateurs anglais font construire spécialement pour le transport des bestiaux d'Amérique en Europe.

LETRES SANS ADRESSE.—Pendant l'année 1868, nous dit le dernier rapport annuel du Directeur des Postes anglaises, on a trouvé 13,833 lettres jetées à la poste sans adresse aucune ; 281 contenaient des envois d'argent s'élevant à la somme totale d'environ \$34,000. Ces lettres sans adresse, toujours à peu près en même nombre et contenant à peu près la même somme, se retrouvent chaque année. Il faut en conclure que, si la distraction est le défaut des gens d'esprit, l'Angleterre n'a pas trop à se plaindre.

A propos des inhumations précipitées, le *Journal de Nice* dit qu'une heureuse innovation vient d'être introduite au cimetière de Menton :

Un appareil de sonnerie électrique y a été établi tout récemment, de sorte que les morts, mis en chappelle avant d'être inhumés, ne sont pas exposés à des méprises terribles, grâce à cette sonnerie, dont les fils, placés dans les mains du mort, correspondent avec la sonnette d'alarme dans la maison du garde.

Nous croyons que Menton est le seul endroit de la France où de pareilles mesures de prudence aient été adoptées.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE**LE PAYS DE L'OR.**

PAR

HENRI CONSCIENCE.

IX

L'ARRIVÉE

(Suite.)

Il ne fut cependant pas possible de tirer Kwik de son abattement. Roozeman, que le vieux capitaine Morelo n'avait pas laissé partir sans argent, possédait mille francs dans son portefeuille. Il prit un billet de banque de cent vingt-cinq francs et l'offrit au pauvre désolé, qui déplorait encore, avec des larmes aux yeux, la perte de sa poire pour la soif. Donat accepta le don avec une grande reconnaissance et parut un peu consolé. Néanmoins, depuis ce jour, il n'eut qu'une triste vie sur le navire. Où qu'il se trouvât, dans l'intérieur ou sur le pont, il espionnait tout ce qu'il voyait et entendait ; il se glissait comme un renard pour écouter les conversations les plus secrètes, suivait tous les mouvements des mains des passagers, et il était évident qu'il ne regardait jamais quelqu'un sans que la pensée que le voleur de ces billets de banque pouvait bien être devant lui brillât dans ses yeux. Les passagers, blessés de ce soupçon, maltraitaient le pauvre paysan ou l'écartaient durement de leur chemin ; il se défendait en donnant des coups de pied à droite et à gauche, mais il avait affaire à si forte partie, qu'il ne paraissait presque plus jamais sur le pont du navire sans avoir un œil poché ou le nez écorché.

C'était surtout le Français aux moustaches rousses qui le poursuivait sans cesse. Donat

s'était mis en tête que son premier oppresseur était aussi le voleur de ses billets, et le Français pouvait lire ce soupçon dans ses yeux. Un jour, qu'il avait de nouveau frappé cruellement le pauvre garçon au visage, Victor était accouru et avait défendu son compatriote ; Jean Creps était intervenu, et ainsi une rixe violente s'était élevée sur le pont. Le capitaine, après avoir entendu les explications de part et d'autre avait fait mettre le Français pour deux jours au cachot. Depuis ce moment, la moustache rousse nourrit une haine furieuse contre Kwik et lui suscita, par ces camarades, toutes sortes de tourments.

Cependant le *Jonas* poursuivait sa route avec un vent très-favorable. On commença à compter les jours, et lorsque le capitaine annonça enfin qu'on allait atteindre la baie de San-Francisco, la fièvre de l'impatience gagna tous les passagers.

Une après-midi que le ciel était très-nébuléux, les deux amis étaient assis avec Donat dans l'entre-pont de la seconde classe et s'entretenaient avec animation du terme prochain de leur long voyage et de leur débarquement dans le pays de l'or.

—Quand à moi, disait Creps, je ramasse autant d'or que je puis. J'en donne la moitié à mon père, pour qu'il ne soit plus obligé de travailler dans ses vieux jours ; j'achète à mon frère un magasin de denrées coloniales ; et je donne à chacune de mes sœurs une dot de cinquante mille francs !

—Et vous-même, demanda Donat, que garderez-vous donc pour vous ?

—Bah ! je n'ai besoin de rien, répondit Jean. Ce n'est pas pour devenir riche que je suis venu en Californie. Pourvu que je puisse vivre libre et indépendant, et ne plus voir de pupitre devant mes yeux, je suis content. Et si le goût des richesses me prenait un jour, je pourrais toujours revenir en Californie.

—Savez-vous ce que je ferai, moi ? s'écria Donat Kwik. Je ne retourne pas à la maison avant d'avoir tout un sac à froment plein d'or. Alors, j'achète un château aux environs de Natten-Haesdonck, et je vais y demeurer avec Anneken et son père. Il y aura là tout ce qu'il y a de bon : de la viande au pot, du jambon dans la cheminée, de la bière forte dans la cave, des vaches grasses, de beaux chevaux et une voiture... oui, oui, une voiture ! Et mon Anneken sera habillée comme une princesse ; et je veux, quand nous irons à la kermesse, qu'elle attire les regards de tout le monde, et je ferai boire les amis et manger les pauvres gens, et je serai joyeux, et je causerai et je sauterai avec mon Anneken du matin au soir. Le baron de notre village est aussi riche que la mer est profonde. Il a toujours l'air maussade et il est rare qu'il sourie ; mais Donat Kwik lui apprendra comment il faut vivre quand on a un sac d'or dans sa cave.

—Je n'en demande pas tant à Dieu, dit Victor. S'il me permet seulement de trouver en Californie les moyens d'obtenir la main de Lucie Morelo et d'assurer à elle et à ma mère un sort agréable, je bénirai éternellement son saint nom, dussé-je travailler encore rudement toute ma vie pour augmenter leur bonheur.

Tout à coup, la conversation des amis fut

interrompue par un hurra joyeux qui retentit sur le pont du *Jonas*. Ils montèrent en courant. Là, ils entendirent le cri triomphant de "Terre ! terre ! Californie . San-Francisco !... Hurra hurra !"

En effet, le brouillard s'était dissipé et les côtes de la Californie se déployaient sous leurs regards émerveillés, des deux côtés d'un détroit qui leur fut désigné comme étant la *Porte d'or*, ou l'entrée de la baie de San-Francisco. Au nord et au sud, ils virent la côte bordée par une immense chaîne de montagnes dont la croupe verte s'étendait comme une ligne sombre et se perdait insensiblement dans l'horizon nébuleux. Devant eux, le *monte Diavolo*, ou montagne du Diable, élevait vers le ciel sa cime couronnée encore, à une couple de mille pieds de hauteur, de cèdres gigantesques.

Pendant que, muets et en extase, ils contemplaient le phare qui marquait la fin de leur voyage, le *Jonas* atteignit la *Porte d'or* et entra dans la baie de San-Francisco, parsemée d'un grand nombre d'îles et assez grande pour contenir toutes les flottes de guerre du monde.

Le *Jonas* jeta l'ancre entre une centaine de navires de toutes les formes et de toutes les nations ; et les passagers, pleurant de joie et pleins d'enthousiasme, s'élançèrent en foule, vers le côté du pont qui faisait face au rivage, comme si une lutte allait s'élever pour savoir celui qui mettrait le premier le pied sur la terre qui produit l'or.

X

SAN-FRANCISCO.

Plusieurs chaloupes allèrent et revinrent du *Jonas* au rivage pour débarquer les passagers.

Une soixantaine de ceux-ci étaient déjà sur le port, avec leurs coffres et leurs malles, attendant et regardant si les directeurs ou les employés de la société *La Californienne* ne se montraient pas pour transporter leurs bagages, ou pour les conduire aux auberges ou maisons de bois que l'on avait préparées pour les actionnaires.

Pendant ce temps, les deux amis, et surtout Donat Kwik, ouvraient de grands yeux en regardant les singulières gens qui passaient par groupes ou s'arrêtaient près d'eux. Ce n'était pas les Mexicains avec leurs costumes éclatants qui attiraient le plus leur attention, ni les Chinois avec leurs longs jupons, ni les mulâtres avec leur large figure couleur marron, ni même les naturels à moitié sauvages de la Californie. Ce qui les étonnait et leur semblait inexplicable, c'était l'extérieur des Européens, qui avaient probablement quitté comme eux leur patrie pour venir assouvir ici leur soif d'or. La plupart étaient sales et dégoulinés, avec la barbe négligée et les cheveux en désordre, avec des souliers crevés aux pieds et les haillons autour du corps. Cependant, si misérable que fût leur air, ils portaient tous à leur ceinture un revolver ou un couteau-poignard étincelant et marchaient la tête levée, jetant à droite et à gauche des regards fiers où paraissait briller le sentiment d'une indépendance absolue. On voyait se promener également des personnes dont le costume et la physionomie indiquait une position aisée

et une éducation distinguée ; mais ils vivaient sur un pied d'égalité parfaite avec des gens sur le visage desquels la bassesse et la crapule avaient imprimé leurs ignobles stigmates ; on y voyait même des hommes qu'on eût pris pour des mendiants ou des voleurs serrer la main d'un promeneur qui avait l'air d'un baron, ou repousser brutalement, le pistolet au poing, ceux qui avaient l'audace de les toucher seulement en passant.

—Dieu ! quelles mines repoussantes ont tous ces gens-là ! soupira Roozeman. Je ne me suis jamais représenté autrement une bande de brigands. Qu'ils sont sales et sauvages !

—La tête m'en tourne, murmura Donat Kwik. Ici, on n'a qu'à se baisser pour trouver de l'or, a-t-on dit ; il me semble qu'il serait préférable pour ces hommes qu'on pût y ramasser des culottes et des souliers neufs. Je ne sais, mais je crains fort que nous n'ayons à nous repentir de notre voyage. Ah ! si j'avais encore mes cinq cents francs !

—Vous êtes étonnants ! dit Jean en riant, vous voyez tout en noir. Il va de soi que ce ne sont pas tous millionnaires qui viennent en Californie. Ces gens-là sont probablement des voyageurs nouvellement arrivés, comme nous. Ils n'ont pas encore eu le temps ni l'occasion d'aller aux mines d'or, et ne faisant pas, comme nous, partie d'une société qui pourvoit à leur entretien, ils souffrent un peu de misère. Vous remarquez cependant bien que l'espoir ou la certitude d'être bientôt riches leur gonfle le cœur et les rend fiers. Croyez-moi, ce que vous voyez ici est la réalité du rêve que les plus nobles cœurs caressent en Europe : la fraternité, l'égalité entre tous les hommes et toutes les nations, sans distinction de sang ni de rang.

—Oui, mais la fraternité avec tous ces pistolets et ces longs couteaux, répliqua Donat, m'inspire peu de confiance. Si ces deux gaillards là-bas, avec leurs sales barbes, qui nous regardent si singulièrement, sont mes frères, pardieu ! je n'aimerais point rencontrer quelqu'un de ma famille seul dans un bois !

—Tu ne comprends pas, répliqua Jean, l'arme à la ceinture de ces hommes est le signe de la liberté et de la vraie indépendance. N'as-tu jamais entendu dire que, dans les Etats-Unis d'Amérique, personne ne sort de chez soi sans revolver ? C'est pourtant une nation puissante et civilisée, qui donne à l'ancien monde l'exemple de l'indépendance individuelle et de la liberté la plus large. Vous en aurez l'expérience...

Un monsieur, passablement bien mis, à la physionomie noble et fière, s'approcha de Creps et s'offrit pour porter leurs bagages à la ville. Les Flamands le regardèrent avec de grands yeux, et Jean répondit en anglais qu'ils n'avaient pas, pour le moment, besoin de son service, parcequ'ils attendaient des gens qui se chargeraient de leurs coffres. Roozeman lui demanda très-poliment comment il se faisait qu'un gentleman comme lui se vit forcé de faire un travail d'esclave pour gagner quelques schelings.

—Quelques schelings répéta l'autre en souriant. L'état n'est pas aussi mauvais que vous

le croyez. Je gagne journellement huit dollars et quelquefois douze.

—Que dit-il là ? s'écria Donat, qui avait appris sur le *Jonas* assez de trois ou quatre langues pour comprendre les paroles de l'Anglais ; que dit-il là ? Douze dollars ! soixante francs par jour ! Oh ! le charmant pays ! Pour porter des paquets, on n'a pas besoin de beaucoup d'esprit. Maintenant je ne crains plus rien. A Natten-Haesdonck, je devais travailler comme un cheval, et je gagnais à peine deux dollars par mois en sus de la nourriture.

Et il riait et battait des mains, comme si la certitude d'échapper à la misère l'avait rendu fou de joie.

L'Anglais, qui prenait ses exclamations pour une raillerie, porta la main à son couteau, jeta un regard menaçant sur Donat stupéfait et dit en s'éloignant ;

—Go to hell, you dam'd idiot ! (Va en enfer, idiot damné !)

—Voilà, pardieu ! un frère bien chatouilleux ! murmura le poltron Kwik entre ses dents. Encore un peu, et il allait me saigner comme un porc. Dites ce que vous voudrez, messieurs, tous ces gaillards-là ressemblent à une bande de brigands qui cherchent querelle afin de pouvoir vous voler ou vous assassiner.

En disant cela, il ramassa son sac de voyage et le serra avec force, comme s'il craignait d'être volé.

—Tu es méfiant comme un vrai paysan flamand, dit Jean en plaisantant. Depuis la perte de tes billets de banque, tu ne vois plus que des voleurs. Ce monsieur ne te comprend pas ; il croyait que tu te moquais de lui ; quoi d'étonnant qu'il en soit blessé ?

Il fut interrompu par un grand bruit et par les plaintes des passagers, qui attendaient, comme lui, à côté de leurs malles. On leur avait assuré qu'il n'était pas encore arrivée de directeurs ni d'employés de la *Californienne* à San-Francisco ; le *Jonas* était le deuxième navire de la société qui eût paru dans la baie ; mais sans doute le vaisseau sur lequel se trouvaient les directeurs et les instruments de travail avait eu des vents contraires. Il serait en vue au premier jour ; hors cette supposition, personne ne savait que dire de la *Californienne*, et il ne resta plus aux passagers qu'à se conduire selon le proverbe américain, *help yourself* que Donat traduisit par : *Tâche de te tirer toi-même du pétrin*.

Il n'y avait rien à faire contre le sort ; la nuit allait venir, il fallait chercher un logis où l'on obtint au moins un abri pour la nuit. Il pouvait se passer encore quelques jours avant l'arrivée des directeurs de la société. Ceux qui avaient de l'argent n'avaient rien à craindre ; les autres se tireraient d'embarras comme ils pourraient.

Deux hommes accoururent en même temps pour porter la malle de Victor, qui était assez grande. Tous les deux y avaient déjà mis la main, et l'un repoussa l'autre avec violence en proférant des paroles grossières. Un des deux tira son couteau et menaça d'en percer l'autre ; mais ce dernier sauta sur lui comme un tigre furieux, lui arracha son couteau, qu'il jeta loin de lui, frappa son adversaire à la figure avec une telle force, que le sang lui sortit par le

nez et par la bouche, et jura, le revolver à la main, qu'il lui brûlerait la cervelle s'il faisait encore un pas pour se rapprocher.

—Drôles de frères ! murmura Donat pâle d'émotion.

—C'est un être insupportable, dit le vainqueur en français, pendant qu'il chargeait le coffre sur ses épaules. Un jour ou l'autre, je serai obligé de lui loger une balle dans la tête. Soit, il l'aura... Où veulent aller ces messieurs ?

—Eh bien, eh bien, où est allée ma malle ? s'écria Jean Creps tout à coup. Elle était ici, à côté de moi.

—Tiens ! vous parlez le flamand ? demanda le porteur. D'après votre langage, vous devez être d'Anvers. Je suis Bruxellois...

—Mais ma malle ? ma malle ? répéta Jean avec inquiétude. Où peut-elle être ?

—Elle est probablement volée, répondit le Bruxellois d'un air tranquille.

—Et que faire ?

—Faire une croix dessus ; vous n'en entendrez plus jamais parler.

—Courez chez le bourgmestre ! chez le garde champêtre, chez les gendarmes, s'écria Donat.

—Il n'y a pas de police ici, observa le Bruxellois. Chacun est libre et peut faire tout ce qu'il veut et tout ce qu'il sait faire. Tant pis pour celui qui n'est ni assez fort ni assez malin.

—Et si ce furieux de tout à l'heure vous avait percé de son couteau, il n'y aurait pas eu de justice pour venger ce meurtre ?

—Aucune. Elle aurait trop d'ouvrage s'il y en avait une. Au moindre mot, le sang coule ici entre les meilleurs amis. La soif de l'or rend le cœur cruel et impitoyable. Je suis arrivé en Californie, bon et doux comme un naïf Brabançon ; mais les sept mois que j'ai passés dans les mines m'ont appris qu'un agneau, pour pouvoir vivre parmi les loups, doit devenir loup lui-même. En Belgique, je n'aurais pas osé coucher un lapin par terre ; maintenant, j'abattrais dix hommes, avec mon revolver ou mon couteau, sans être plus ému que lorsque j'écrase les moustiques qui cherchent à me piquer.

Victor et Donat, qui écoutaient ces paroles, frémissaient d'horreur devant une si froide insensibilité. Jean s'était éloigné de quelques pas et regardait de tous côtés s'il ne découvrirait pas sa malle...

—Peine inutile, camarade, lui cria le Bruxellois. La malle est partie et reste partie. Avancez, sinon vous me payerez double. Vous me faites perdre mon temps ; je puis encore gagner quatre dollars avant la nuit.

—Ainsi demanda Creps en s'approchant, vous me dites qu'il n'existe pas de justice dans ce pays ?

—C'est-à-dire, répondit le commissionnaire, en partant avec la malle, personne ne se mêle des combats et des assassinats ; mais, quand on prend un voleur en flagrant délit, alors il est pendu au premier arbre ou pilier venue par les assistants, par vous, par moi ou par n'importe qui, sans autres informations ni jugement. On nomme cela ici la *Lynch law* (loi de Lynch). Vous aurez l'occasion d'ap-

prendre, à connaître cette singulière justice. Marchez un peu plus vite, camarades, et faites attention à la boue, car, quand il a plu comme aujourd'hui, San-Francisco est un borbier.

—C'est fini, dit Creps en soupirant, tous mes gémissements ne me rendront pas ma malle. Nous devons nous consoler. Il est heureux que j'aie mis mes billets de banque en poche.

—Ne dites pas cela de manière à être entendu, imprudent ! murmura le Bruxellois

—Comment ! pourquoi ?

—Vous ne comprenez pas ? Si moi, par exemple, il me prenait envie de posséder vos billets de banque, qu'est-ce qui m'empêcherait de vous percer le cœur de mon couteau et de vous prendre ensuite vos billets de banque ?

—Vous ? crièrent les trois amis en même temps.

—Non, je ne suis pas encore si avancé, Dieu soit loué ! C'est un bon conseil que je vous donne... Mais vous ne m'avez pas encore dit où vous voulez passer la nuit. Il y a ici des hôtels à tous prix. Pour coucher une nuit sous un toit, on paye dix, cinq, trois ou deux dollars par personne ; oui, même pour un dollar, on peut dormir par terre sous une voile. Parlez, que choisissez-vous ?

—Cinq francs pour coucher par terre sous une voile ! murmurèrent les Flamands.

—Êtes-vous riches ? avez-vous beaucoup d'argent ? demanda le Bruxellois.

—Beaucoup d'argent ? non certainement, lui répondit-on en hésitant, mais assez cependant pour coucher pendant une nuit sur un lit passable.

—C'est bien : je vois que vous commencez à suivre mon conseil, et je comprends que vous avez de l'argent. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de donner trois dollars par tête ; cela fait ensemble environ cinquante francs. Il y a beaucoup de monde à San-Francisco ; les auberges sont pleines ; mais je connais un hôtel écarté où il y a encore quatre ou cinq places libres.

En chemin, Donat Kwik demanda au porteur :

—Dites donc, camarade, vous avez été sept mois dans les mines d'or, n'est-ce pas ? N'avez-vous donc pas trouvé de l'or ?

—Certes, beaucoup d'or.

—Je ne comprends pas comment la terre tourne ici. Vous avez trouvé beaucoup d'or ; en ce cas, pourquoi portez-vous donc nos malles comme un pauvre malheureux, au lieu de vivre de vos rentes ?

—Parce que je n'ai plus d'or.

—On vous l'a volé ?

—Non.

Vous l'avez perdu ?

—Oui, perdu au jeu. Je fus trop avide ; je voulus doubler mon trésor, et le sort me reprit tout. Je vais retourner bientôt aux mines ; cette fois, je serai mieux avisé. Voici, messieurs, votre hôtel. Ouvrez la bourse, deux dollars pour mes peines.

—Comment ! s'écria Jean étonné, dix francs pour avoir porté ce coffre à trois cents pas ? Vous plaisantez, sans doute ?

—Deux dollars, vous dis-je !

Et si nous refusions de nous laisser tromper ainsi ?

—Je vous y forcerais, fût-ce avec mon couteau.

—Je ris de votre couteau ! grommela Jean Creps.

—Vous avez tort, camarade ; si vous n'étiez pas mon compatriote, vous vous repentiriez de ces paroles hardies. Allons, pas de plaisanteries dangereuses : deux dollars !

Roomezan, qui craignait que son camarade ne se fit une mauvaise querelle avec le sanginaire personnage, se hâta de payer le salaire demandé.

—Que ceci vous apprenne à fixer désormais d'avance le prix de tout ce que vous demanderez ou achetez, dit très-sérieusement le Bruxellois en entrant dans l'hôtel.

Il cria à haute-voix combien les nouveaux hôtes voulaient payer pour leur coucher, et s'éloigna en disant encore aux amis stupéfaits :

—Bonsoir, messieurs. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez au port. Pour un dollar par heure, vous pouvez disposer de moi.

Les domestiques de l'hôtel prirent la malle, et coudisèrent les voyageurs en haut, dans une petite chambre où il y avait quatre lits.

—Ces messieurs souperont-ils ? demanda un des garçons.

Malgré leur étonnement de ce qu'ils avaient vu et entendu, nos amis résolurent de bien souper et même de boire une bouteille de vin pour oublier l'éternelle viande salée du navire. Sur leur réponse affirmative, le garçon les invita à descendre dans la salle à manger. Leur souper serait servi immédiatement. La table devant laquelle ils s'assirent était très-longue. A l'une des extrémités se trouvaient quatre ou cinq personnes qui, après avoir soupé, s'étaient mises à jouer aux dés. Deux autres individus étaient assis près des Flamands et parlaient en français des *placers* ou mines d'or, et du plus ou moins de succès qu'ils avaient eu pendant la bonne saison passée.

Donat Kwik avait, à son entrée dans la salle, remarqué une chose qui l'avaient frappé d'une joyeuse surprise. Même lorsque le garçon eut déposé devant lui un morceau de rosbif fumant, il oublia de manger et son regard étincelant restait tourné vers le bout de la table : il voyait de l'or de Californie ! Jusqu'à ce moment, par une méfiance naturelle, il avait craint que lui et tous ses camarades du *Jonas* ne fussent victimes d'une escroquerie adroite et calculée. Maintenant il devait bien croire à l'or, il brillait devant ses yeux ; il en voyait jouer des poignées comme s'il n'avait pas eu plus de valeur que les noisettes ou les amandes du marchand d'oublies de Natten-Haesdonck. Il suivait les mouvements des joueurs et regardait avec étonnement comment, tout en proférant mille interpellations passionnées, ils posaient la poudre d'or et les grains dans une petite balance et se désinaient ensuite à mettre pour enjeu d'un coup de dés un ou plusieurs de ces petits tas qu'ils nommaient une once.

Il lui faisait bien un peu de peine de voir

sur la table, à côté de chaque tas d'or, un revolver ou un long couteau ; mais la fortune qu'il avait rêvée était une réalité et non un leurre. Cette conviction remplit son cœur de courage et de confiance. En outre, les hommes qui maniaient l'or comme si c'eût été une substance sans valeur n'avaient pas l'air plus riche que les mendiants qu'ils avaient remarqués sur le quai, à San-Francisco ; ils étaient également sales et dégoulinés, et, à part leurs regards fiers et leur langage impérieux, leurs costumes et leur physionomie portaient ce cachet de négligence et de pauvreté auquel on reconnaît en Europe, au premier coup d'œil, l'homme qui souffre de la faim et de la misère. Kwik ne comprenait pas comment cela se pouvait ; ce n'était donc pas de pauvres gens qu'il avait vus en si grand nombre ? La hardiesse et la rude fierté de tous lui étaient expliquées : ces hommes en haillons avaient leurs poches pleines d'or, c'est à cause de cela qu'ils étaient fiers et qu'ils exigeaient dix francs pour porter une malle à quelques centaines de pas.

Roozeman et Creps dirigeaient aussi par moments leurs regards vers les joueurs pour voir briller l'or amoncelé devant eux, et ils n'étaient pas moins satisfaits d'avoir un avant-goût de la fortune qu'ils allaient amasser. Ils mangèrent et burent cependant avec appétit, et causèrent avec plaisir. Ce qui augmentait encore le sentiment de joie et d'enthousiasme qui leur gonflait le cœur, c'était la conversation des deux messieurs, leurs voisins, qui avaient fini de souper. Ceux-ci se racontaient à haute voix leurs aventures dans les placers ; ils étaient Français ; le rhum qu'ils buvaient par grands verres avait assurément monté leur imagination, car ils nommaient des gens connus d'eux, qui avaient trouvé des blocs d'or pesant plusieurs livres, et parlaient de mines où l'on avait trouvé en peu de mois pour quelques centaines de mille francs d'or.

Victor et ces amis s'étaient fait servir une bouteille de vin d'Espagne. La liqueur spiritueuse échauffa peu à peu leurs cœurs, et leur montra un avenir en rose... Tout souci les quitta, et ils parlèrent gaiement de leur prochain voyage aux placers, des richesses qu'ils en rapporteraient, de leur retour triomphant en Belgique, et surtout de ce qu'ils écriraient le lendemain à leurs parents et amis, pour annoncer leur arrivée dans le pays de l'or.

A continuer.

Graines Fraîches, de Jardins, Fleurs, Fruits, Herbes, Arbres, et Arbustes de toutes espèces avec le mode de culture envoyées par la malle franc de port. La collection la plus complète et la plus utile dans le pays. On demande des Agents.

25 espèces pour \$1.00 envoyées par la malle. Aussi le menus fruits, Plantes, Racines, et toutes les nouvelles variétés de patates envoyées par la malle. 4 lbs patates Early, Rose, franco, \$1.00. Asperges colossale de Conover \$3 pour 100. \$25 pour 1000, franco. Le chevre-feuille Japonais odoriférant et toujours en fleur, 50c. chaque, franco. Véritable camuberger du Cap Cod, pour culture de terrain sec ou humide, \$1.00 pour 100, franco, avec direction. Catalogue des prix et listes pour le commerce envoyés gratis sur application. Semences données à commission.

ADRESSE B. M. WATSON, Old Colony Nurseries and Seed Warehouse, Plymouth, Mass. Etablis en 1812.

Rapport Officiel des divers Marchés de la P. de Québec.

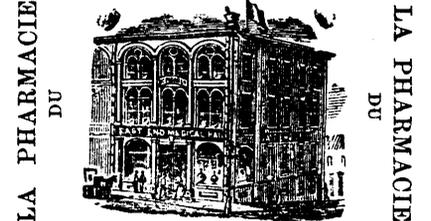
Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 23 Décembre 1869.

PRODUITS.	Montréal.		Sorel.		St. Jean.	
	DE	A	DE	A	DE	A
FARINE EN QUART-						
Superfine Extra.....	5	5	5	5	5	5
Extra.....	4 60	4 50	5 0	5 0	5 40	5 35
de Gott.....	4 30	4 40	4 50	4 50		
Sup. No. 1.....	4 10	4 20	4 35	4 35	4 75	5
do do forte.....	4 40	4 60	4 0	4 0	5	5 25
do No. 2.....	3 75	3 85	4 0	4 0		
Recoupe (Gru).....	2 40	2 50	1 0	1 0	1 50	1
Son, 100 lb.....	2 40	2 50	0 30	0 30	2 50	2 60
FARINE de Blé... 100 lb	2 40	2 17	2 30	2 30	2 50	2 75
" de No. 1.....	1 00	1 00	1 60	1 20	2	2 10
" " de l'Inde.....	2 60	0 80	1 60	3 60	1 80	2 00
" Sarrasin.....			1 00	1		
" Pois.....			1 60	1 60		
" Seigle.....			1 60	1 60		
Grains moulus mélangés.....	1 20	1 20				1 50
GRAINS ET GRAINES-						
Blé.....	1 50	1 20	0	1 25	1 50	
Pois.....	0 70	0 75	60	75	60	80
Orges.....	0 48	0 55	40	40	60	60
Seigle.....	0 60	0 75	70	70	60	60
Sarrasin.....	0 60	0 75	50	50	40	50
Blé d'Inde.....	0 80	1 00	70	70	1 30	1 35
L'n.....	1 70	1 70	1 40	1 40	1 50	2 00
Mil.....	1 70	1 70	2 0	2 0	15	0
Trèfle, lb.....	0 33	0 34	35	35	33	0 35
Avoine..... 40 lb					7	
VIANDES						
Bœuf No. 1..... 100 lb	8 00	8 00	7	7	5 00	5 50
do 2.....	7 90	7 00	6	6	60	4
do 3.....			7	7	1 8	
do la livre.....	0 8	0 12			12 11	0 5
Veau..... lb	0 10	0 15	7	7		
Mouton.....	0 8	0 10	0 40	0 40	0 5	0 8
Agneau.....	10 00	10 00	10	10	9	10
Lard frais, 100 lb.....	0 12	0 14	12	12	1	0 15
do de la livre.....	14	14 25	11	11	60	15
do salé, 100 lb.....	18	18	10	10	0 15	0 15
Jambons..... lb	0 16	0 16				
VOLAILLES-						
Dindes..... couple	2 00	2 40	1 60	80	1 50	1 40
Oies.....	1 60	1 00	1 10	1 20	1 60	1 60
Canards.....	0 50	0 75	0 60	0 60	0 40	0 50
Poulets.....	0 50	0 75	50	50	0 40	0 50
Pigeons.....	20	20	20	40	0 35	0 45
Pigeons.....	20	20	20	45	0 12	0 15
GIBIER-						
Canards sauvage couple	0 75	0 75			0 40	0 50
Oultardes.....	0 15	0 15			0 40	0 60
Pleviers.....			60	60		
Perdrix.....	0 60	0 70			0 50	0 60
Becasses.....	0 50	0 60				
Becasses.....	1 00	1 50				
Cong de Bruyère.....						
Tourterelles.....						
Lièvres.....	0 20	0 20			15	20
Original..... lb						
POISSON-						
Morue fraîche..... lb	0 5	0 7	0	0		
Grosse Morue..... p. 100 lb						
Saumon.....	0 08	0 12	0	0	35	
Truite.....						
Anguille fraîche.....			0 12	0 40		
Doré.....			0 12	0 40		
LEGUMES - Patates... mt.	0 80	0 90	0 50	0 40	0 50	0 50
Oignons.....	1 00	1 00	0 30	1 20	0 70	0 90
Panets.....	0 60	0 60	30	1		
Carottes.....	0 50	0 60	30	0 30	0 35	0 35
Betteraves.....	0 50	0 60	30	0 60	0 50	0 50
Navets.....	0 50	0 50	25	0 50	0	0
Choux de Slam.....	0 50	0 50		27	8	15
Choux..... pomme	0 5	0 6				12
Laitue.....					0 10	
Céleri, pied.....						
Fèves.....		0 10				
LAITERIE-						
Beurre frais..... lb	0 20	0 23	19	20	0 17	0 20
do salé.....	0 18	0 25	15	19	15	0
Fromage.....	0 14	0 14	80	1	15	0
FRUITS - Pommes, quart	4 00	4 00			60	1
Pois.....						
Bleuet.....						
Prunes..... pinte						
Cerises.....						
Fraises.....						
Groselles.....						
DIVERS - Cufs, doz.	0 19	0 21			0 18	
Sucre d'érable..... lb	0	0 10	20	22	0 12	0 20
Miel.....	0 10	0 12			0 10	0 20
Saindoux.....	16	17	10	10	0 1	0 6
Suif.....	8	0 6	6	22	0 5	0 30
Lain.....	30	0 30	20	10	12	25
BOIS DE CORDE CHAR-						
BON. TOURBE-						
Erable, 3 1/2 pieds.....	8 50	7 00	4	5	0 6	
2 1/2.....			3	50		
Merisier.....	5 25	7 50	3	3	50	
Hêtre.....	5 50	5 00	3	3	50	
Bois franc mélé.....	3 50	4 25	3	3	50	3
Bois moux.....	4 00	5 25	25	8	00	9
Épinette rouge.....	5 00	11 50	5	5	50	9
Charbon, 2000 lb.....		4 50				
Tourbe.....			37	40		
BESTIAUX-						
Bœuf, ire qualité, 100 lb	5 00	7 00	7	5 00	0	
" 2e.....			6	4		
" 3e.....			5			
Veaux.....	4 00	12		30		
Vache à lait.....	35 00		30			
Extra.....	40 00	40	30			
Moutons.....	5 00	6		2	3	
Agneaux.....	3 00	4 6		2	50	3
Ochons en vie, 100 lb	8 50	9 00	6	0		
PEAUX - Bœuf... la livre	0 08		0	0		12
Veau.....		0 12				
Mouton..... la pièce		1 00	6			
FOURRAGES - Mil			3	4 5	5 60	5 75
Trèfle.....	1 00	0 00			4	8
Paille.....	4	6			3	

MARCHES MONÉTAIRES.
 Greenbacks achetés de 21 à 00
 Vendus de 20 1/2 à 00
 Pour argent achetés de 81 à 00
 Change sur New-York, vendu 21 1/2 à 00
 Traités d'or, 1 1/4 d'escompte
 Billets de la Banque du Haut Canada achetés à 55
 Argent acheté de 2 1/2 à 3; vendu de 2 1/2 à 2 1/2
 Change sterling, de 9 1/2 à 9 1/2
 Or ouvert à 126 1/2, fermé à 125 1/2
L. MARCHAND & FILS,
 Courtiers, coin des Rues St. Jacques
 et St. François-Xavier.

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT



Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne. Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés. Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre-Dame, 75
 Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du **GROS PILON SUR LA MAISON**
 Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

MOULIN A FARINE
L'ÉPIPHANIE
 COMTE DE L'ASSOMPTION.

M. N. HENEAU vient d'achever un superbe Moulin à Farine, avec quatre belles paires de Moulages Françaises. Les pratiques sont bien servies et un compte fidèle est rendu des grains qui y sont envoyés. On vient aussi de compléter un

BON MOULIN A CARDER LA LAINE,
 FOULER, TEINDRE,
PRESSER ET RASER L'ETTOFFE.
 UNE GRANDE ÉCURIE EST ATTACHÉE
 À L'ÉTABLISSEMENT.

Nous enverrons d'ici au 1er Janvier prochain quelques copies de notre journal pour distribution aux membres du clergé et aux amis. Les personnes à qui nous les adressons voudront bien en garder un exemplaire pour elles mêmes et faire circuler les autres d'ici à cette date quand même elles ne seraient pas disposées à y souscrire.

Nous avertissons ceux qui désirent s'abonner qu'ils pourront recevoir les premiers numéros de la "Semaine Agricole" en nous écrivant et en envoyant le prix de leur souscription.

LA SEMAINE AGRICOLE
 IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR
DUVERNAY, FRERES
 No. 16, RUE ST. VINCENT, MONTRÉAL.
 \$1 par année, payable d'avance.